

Romain Gary

Il y a vingt-cinq ans, l'auteur des « Racines du ciel » se tirait une balle dans la tête. Plusieurs ouvrages témoignent de son importance. Littératures. Page 3.

Julia Kristeva

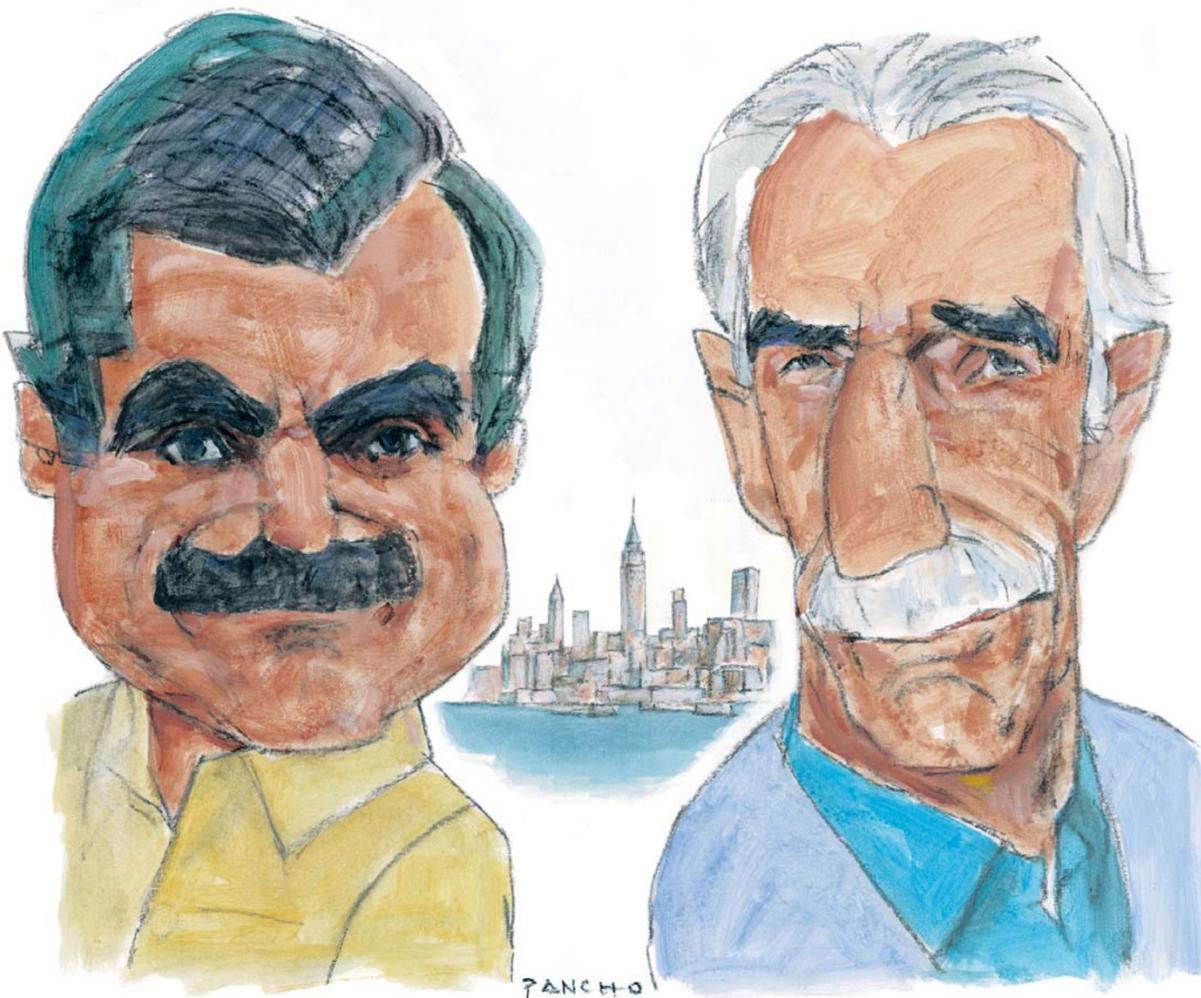
« Elle change la place des choses », disait d'elle Roland Barthes. Intellectuelle inclassable, la lauréate du prix Holberg 2004 s'est confiée au « Monde ». Rencontre. Page 12.

Le Monde

Des Livres

Vendredi 18 novembre 2005

MUÑOZ MOLINA, SOLDATI... LE ROMAN DE NEW YORK



Inépuisable source d'inspiration, la « Grosse Pomme » est revisitée par des écrivains de tous horizons

Dossier. Pages 6-7

Lettres roumaines

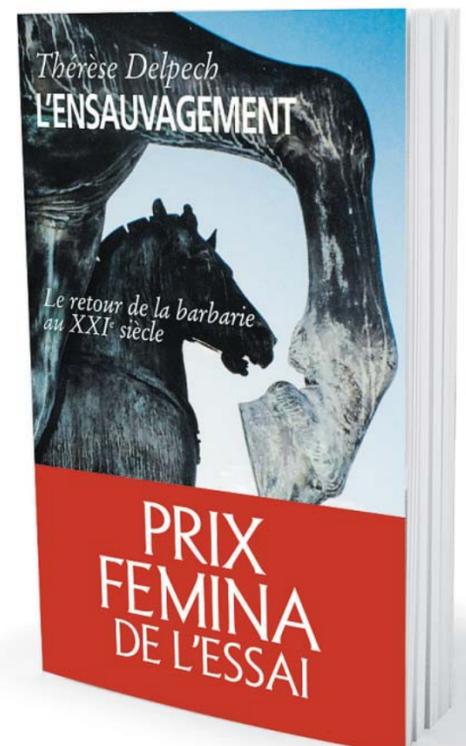
Les « Belles étrangères » accueillent cette année la Roumanie. L'occasion de découvrir des écrivains comme Mircea Cărtărescu, Petru Dimitriu, Gabriela Adamesteanu... Littératures. Page 4.

Antisémitisme

Peu avant de mourir, le dessinateur américain Will Eisner entreprit de dénoncer par l'image la supercherie des « Protocoles des Sages de Sion ». Essais. Pages 8 et 9.

Bande dessinée

A lire dans notre sélection : quatre adaptations de romans en BD ; un formidable reportage dans la France militante ; et le dernier Ralf König. Hilarant ! Page 10.



Grasset

Contributions

PIERRE BOURETZ
Directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), son dernier livre est *Témoins du futur. Philosophie et messianisme*, (Gallimard, 2003).

ALEXANDRA LAIGNEL-LAVASTINE
Collaboratrice du « Monde des Livres », son dernier ouvrage *Esprits d'Europe* (Calmann-Lévy, 2005) vient d'obtenir le prix européen de l'Essai Charles Veillon.

RENÉ DE CECCATTY
Collaborateur du « Monde des Livres », éditeur au Seuil, son dernier ouvrage est *Le Mot amour* (Gallimard, 2005). Viennent également de paraître *Pasolini* (Gallimard, Folio-Biographies) et *Sur Pier Paolo Pasolini* (éd. du Rocher)

EDGAR REICHMANN
Collaborateur du « Monde des Livres », il a notamment publié *L'insomniaque du Danube* (Balland, 1992) et *Nous n'itons plus à Sils Maria* (Denoël, 1995).

Précision

Dans l'article consacré à la revue *Penser/rêver* (« Le Monde des livres » du 11 novembre), nous avons omis de signaler le site de cette publication : www.penser-rever.com

Relisant « La Salle de bain », l'éditeur et traducteur allemand Joachim Unseld y a décelé une étonnante filiation

Musil et Toussaint, en congé de la vie

Joachim Unseld

A l'heure où *Fuir* est unanimement reconnu par la critique française (1), les Editions de Minuit font paraître en poche le premier roman de Jean-Philippe Toussaint.

Il y a vingt ans exactement, en septembre 1985, paraissait en France un petit livre qui allait ébranler le paysage littéraire français : *La Salle de bain*. Ce mince volume paraissait, certes, aux Editions de Minuit, qui publièrent naguère Beckett, Claude Simon et Robbe-Grillet, mais rarement un premier roman avait fait autant de bruit. Un parfait inconnu donnait là un livre qui n'avait rien de commun avec ce qu'on trouvait sur les rayons des librairies : un roman d'une concision impeccable, une histoire plus qu'étrange, un style limpide qui bannissait tout superflu. L'œuvre de l'auteur, qui compte à ce jour huit titres, séduit indubitablement par son originalité : une narration sobre, voire froide ; une intrigue minime et toujours énigmatique. L'ironie, chez Toussaint, est omniprésente, ainsi qu'un humour cocasse et une langue laconique à l'extrême. Et l'on voit que l'auteur pose, sans détour et avec une stupéfiante autorité, des questions fondamentales. On note en particulier qu'il recourt en maints endroits à des références littéraires et philosophiques. La critique a discerné dans ses livres des références à Beckett et à Kafka, l'influence de Flaubert (avec son « *impassibilité* »), de Ionesco et de Camus (l'homme déraciné) et du Nouveau Roman.

Lorsque j'ai travaillé à une nouvelle traduction allemande de *La Salle de bain*, il m'est apparu comme une certitude que Toussaint concentre dans son œuvre des concepts empruntés à des grands écrivains, philosophes et artistes. Mais la référence de loin la plus importante qu'on trouve dans *La Salle de bain* renvoie à l'un des plus grands écrivains autrichiens : à Robert Musil. C'est surprenant, et l'on ne peut que s'étonner que ce fait, permettant seul de comprendre la véritable nature du texte de Toussaint, ne soit mis en lumière que vingt ans après la parution

du livre. Il ne fait pourtant aucun doute que Toussaint a pris *L'Homme sans qualités* comme base invisible : elle lui a fourni une sorte de concept, elle lui a servi de boussole et de charpente intellectuelle. Et ce dans des proportions telles qu'on peut supposer que Toussaint a nécessairement dû commencer par détruire son grand modèle littéraire pour trouver sa propre écriture, procédant donc à une « extinction » au sens que Thomas Bernhard donne à ce mot.

Au début du roman *La Salle de bain*, son héros anonyme s'accorde un congé, afin de se soustraire aux servitudes de l'existence et de mener une vie sans fonctions sociales, qu'il qualifie d'« *abstraite* ». Prenant au pied de la lettre la fameuse phrase de Pascal (« *Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre* »), il décide (au grand dam de sa mère) de vivre désormais coupé du monde extérieur, enfermé dans sa salle de bain, et de réfléchir. Pourquoi cela ? On

« *Il n'est malheureusement rien d'aussi difficile à rendre, dans toutes les belles-lettres, qu'un homme qui pense* »

peut faire là-dessus quantité de conjectures.

Ulrich, l'homme sans qualités dont Musil fait le symbole de l'homme moderne, prend lui aussi, à 32 ans, dès le début du roman, un congé. Parce qu'il discerne tout ce que la vie a d'indifféremment équivalent et parce qu'il n'estime pas trouver une patrie intellectuelle dans l'extrême spécialisation de ses connaissances, il s'accorde (cette fois au grand dam d'un père qui a réussi) une année de flânerie. Comme l'homme sans nom de Toussaint, l'homme sans qualités de Musil voit en lui-même « *avec une merveilleuse netteté (...) toutes les capacités et toutes les qualités en faveur à son époque, mais la possibilité de les appliquer lui avait échappé ; et puisque en fin de compte, si les footballeurs et les chevaux eux-mêmes ont du génie, seul l'usage qu'on en fait peut encore vous*

permettre de sauver votre singularité, il résolut de prendre congé de sa vie pendant un an pour chercher le bon usage de ses capacités ».

« *Il n'était peut-être pas très sain* », dit deux fois le héros de *La Salle de bain*, au début et à la dernière page du roman, « *à vingt-sept ans, bientôt vingt-neuf, de vivre plus ou moins reclus dans une baignoire. Je devais prendre un risque, disais-je les yeux baissés, en caressant l'émail de la baignoire, le risque de compromettre la quiétude de ma vie abstraite pour. Je ne terminai pas ma phrase* ». On ne saura jamais comment devait s'achever la phrase interrompue. Mais, par référence au roman de Musil, on pourra néanmoins la compléter ainsi : « *pour trouver ma paix* », et « *pour sauver ma singularité* », et « *pour chercher le bon usage des capacités* ».

Ainsi, ce que les deux romans ont de plus nettement en commun, c'est qu'on y pense : qu'on y pense avec une grande ténacité et aux endroits les plus décisifs. Il n'est guère de roman où l'on pense autant que dans *L'Homme sans qualités*. Musil y constate lui-même que la pensée est plutôt une exception en littérature, et qu'elle donne de tels soucis aux écrivains qu'ils préfèrent l'éviter. Comme on voit, Toussaint n'a pas évité, dès son premier livre, d'écrire un roman sur la pensée ; au contraire, il a poussé à l'extrême l'idée de Musil, l'a radicalisée et traitée directement, de manière systématique et tout à fait originale.

Les deux romans, *La Salle de bain* et *L'Homme sans qualités*, bien que leur forme et leur contenu semblent au premier abord dire le contraire, sont identiques dans leur essence. Tous deux constituent un commentaire critique de « *la négligence qui caractérise l'état de conscience du monde* ». L'un est un roman philosophique gigantesque et tout en méandres, avec une action extérieure extrêmement maigre, l'autre un essai déguisé en *Candide* moderne, un petit traité à la fois littéraire et philosophique sur le mouvement et l'immobilité.

Une différence essentielle tient ainsi à leur volume respectif. La paraphrase que Toussaint donne de Musil est considérablement plus brève, on pourrait dire qu'elle offre la quintessence de l'œuvre de

l'Autrichien. Et ce pour la bonne raison que l'ambition de Toussaint est de s'en tenir à l'indispensable, à l'essentiel. Là où Ulrich parle (et l'on parle presque constamment, dans le roman de Musil), le narrateur de Toussaint ne fait rien de tel, il pense : « *Je n'avais plus envie de parler* ». Toussaint décrit ce que réclame Musil : un homme qui pense. Voici la véritable ironie caractérisant Toussaint : le grand maître est rattrapé par l'écriture du disciple, qui lui fait subir une « extinction » en réfutant dans son premier livre la sentence musilienne selon laquelle rien ne serait plus difficile à rendre en littérature qu'un homme qui pense. Le héros de *La Salle de bain*, ce petit livre d'allure si aérienne et d'un contenu si substantiel, est un Ulrich qui ne parle pas et qui pense.

Au demeurant, l'auteur n'a pas camouflé cette référence si importante. L'influence de Musil sur son écriture, dont on peut relever les traces jusque dans les plus fines ramifications de *La Salle de bain*, Toussaint n'en fait pas mystère. Au contraire, il a glissé l'allusion à *L'Homme sans qualités* dans la trame même de son texte. Tout au début du récit, le héros allongé dans sa baignoire reçoit une lettre de l'ambassade d'Autriche à Paris. Il imagine alors le déroulement immanquable de la réception officielle : les gens bien habillés déambulant dans des salles somptueuses, les grands gestes, les conversations interminables. Il écoute, le verre à la main, l'allocution pompeuse de l'ambassadeur d'Autriche. Lequel est le contraire, assez ridicule, de notre tranquille héros : un homme satisfait de sa réussite sociale, un personnage digne de la Cacanerie de Musil. Or quel nom Toussaint donne-t-il à cet ambassadeur ? Eigenschaftent ! (2) ■

(1) Prix Médicis 2005.

(2) Le titre original du roman de Robert Musil est *Der Mann ohne Eigenschaften*, traduit en français par *L'Homme sans qualités*. Eigenschaftent veut donc dire « *qualités* » – dans le sens « *caractère* ».

Cet article a été traduit de l'allemand par Bernard Lortholary. Les citations de *L'Homme sans qualités* sont extraites de la traduction de Philippe Jacottet.

Prix Nobel de littérature 2005

AU FIL DES REVUES

« Théodore Balmoral » a vingt ans

VINGT ANS devrait être, sinon le plus bel âge de la vie, du moins celui de la pleine santé. Mais les revues de littérature – et pas seulement de littérature – sont des organismes fragiles, menacés. Thierry Bouchard, dans l'éditorial du dernier numéro de la revue semestrielle *Théodore Balmoral*, qu'il fonda avec Pascal Belton et qu'il dirige, fait part à ses lecteurs, sans misérabilisme, de la situation difficile de cette publication.

Il évoque justement l'amitié qui fait le socle d'une revue et qui explique sa longévité ; il parle aussi de ce « *rêve enfantin de l'équipe* » qui se réalise et « *où chacun se renforce d'être une partie essentielle d'un tout* ». Inutile de chercher, hors de quelques noms que l'on retrouve dans la collection de la revue et qui constituent un espace commun de références – Nelly Sachs, Henri Thomas, Charles-Albert Cingria, Charles-Ferdinand Ramuz, André Dhôtel, Robert Walser... –, une théorie, ou même une conception unique de la littérature. En l'absence de la volonté de former école, les liens qui se tissent entre les générations d'auteurs permettent simplement aux plus jeunes, aux « néophytes », de se retrouver

dans une « chambre d'échos », et d'être réunis dans la « compagnie inespérée » d'ainés que l'on admire. Pour ce beau et riche numéro, citons Jean Grosjean et Jacques Réda, Marcel Cohen et Gilles Ortlieb, Bruno Krebs et Christian Garcin...

Notons enfin que *Théodore Balmoral* ne se contente pas d'aligner des textes, prose ou poésie, mais présente également une série de textes critiques et de chroniques : signe d'une revue bien vivante. Et comme le dit Thierry Bouchard, « *quelques vrais lecteurs suffisent* »... ■

P. K.

Théodore Balmoral, n° 49-50, printemps-été, 5, rue Neuve-Tudelle, 45100 Orléans, 20 €.

Signalons également le dernier numéro du *Nouveau recueil*, revue dirigée par Jean-Michel Maulpoix, avec un intéressant dossier sur « la prose du roman » (*Le Nouveau recueil*, n° 76, septembre-novembre, éd. Champ Vallon, 14 €), ainsi que le riche dossier d'*Action poétique* sur Dada, ses marges et ses extensions (*Action poétique*, n° 181, 36, rue Raspail, 94200 Ivry-sur-Seine, 12 €).

LETTRE DE LONDRES

Un « chef-d'œuvre de spinologie »

TONY BLAIR est un homme d'Etat obsédé par les médias. Au point d'attacher autant, sinon plus, de prix à la présentation au public de ses idées qu'à leur contenu. Orfèvre en marketing politique, le premier ministre britannique tente, jour après jour, de dompter ou d'amadouer une presse parfois cynique ou racleuse, souvent hostile et toujours redoutable.

Sur cette hantise permanente, un livre jette une lumière cruelle. Son auteur, Lance Price, un proche conseiller en communication de Tony Blair, de 1998 à 2001. D'abord comme adjoint d'Alastair Campbell, le tout-puissant « *spin doctor* » en chef du 10, Downing Street ; ensuite comme responsable de la stratégie électorale du New Labour. Pendant cette expérience, il a tenu un journal de bord quasi quotidien, et récemment publié (1).

Price relate le souci permanent de Blair de vendre au mieux sa politique à l'opinion, en matraquant des messages, en forgeant des slogans, en propageant à satiété la ligne du gouvernement.

Blair et le « premier cercle » qui l'entoure passent beaucoup de temps à rechercher puis à promouvoir la « bonne histoire ». Non seulement pour vanter les

mérites du gouvernement, mais aussi pour chasser les mauvaises nouvelles. Un rapport gênant est publié ? Les relations Blair-Clin-ton sont au plus bas ? Vite, détournons l'attention des médias, organisons une contre-attaque en briefant quelques journalistes dûment triés. Une information est flatteuse pour le pouvoir ? Faisons-la « *durer deux jours* ».

L'équipe Blair propose un scoop à un hebdomadaire, à condition qu'il en fasse sa manchette de « une ». Faute d'avoir cette assurance, elle le donne à un concurrent. Elle pose ses conditions à la BBC, refuse qu'elle lui impose tel journaliste, cherche à identifier les auteurs de « fuites ». Parfois, les « *spin doctors* » doutent : « *N'en fait-on pas trop ?* » « *Si*, répond l'un d'eux. *C'est pour cela que les gens ne nous croient plus*. » Mais les joies du métier reprennent vite le dessus : « *La semaine qui s'achève fut un triomphe pour le spin* », note Price. Ce que Tony Blair appelle, emphatique, un « *chef-d'œuvre de spinologie* ». ■

JEAN-PIERRE LANGELLIER

(1) *The Spin Doctor's Diary*, publié chez Hodder and Stoughton.

Gary, la promesse de l'éternité

Il y a vingt-cinq ans, Romain Gary se tirait une balle dans la tête. Un « Cahier de l'Herne » et de nombreux inédits, témoignent des multiples facettes de cet écrivain hors du commun

Deux décembre 1980, il pleut sur Paris. Une sorte de neige fondue. Un temps à ne pas mettre le nez dehors. En fin d'après-midi, allongé sur son lit, vêtu d'un sous-vêtement rouge, la tête sur un oreiller recouvert d'une serviette de bain rouge, Romain Gary se tire une balle de revolver dans la bouche. Un revolver Smith & Wesson de type 38 spécial qu'il garde toujours à portée de main. Si le geste est théâtral, l'idée du suicide ne l'a jamais quitté. Dans *La Promesse de l'aube*, il raconte qu'il a eu, par trois fois, la tentation de se tuer. La mort fait partie de son horizon « naturel ». Il trouve même qu'on lui fait « trop d'honneur ». Rappelons-nous la merveilleuse tirade du señor Galba dans *Clair de femme* : « En serbe, la mort ça se dit smrt (...) Ce sont les Slaves qui ont su trouver le meilleur nom, le son le plus vrai pour la chose. Chez nous en Occident, ce sont des sonorités assez nobles : la mort, la muerte, Tod. Mais Smrt... On dirait un petit ignoble qui file le long de la jambe. »

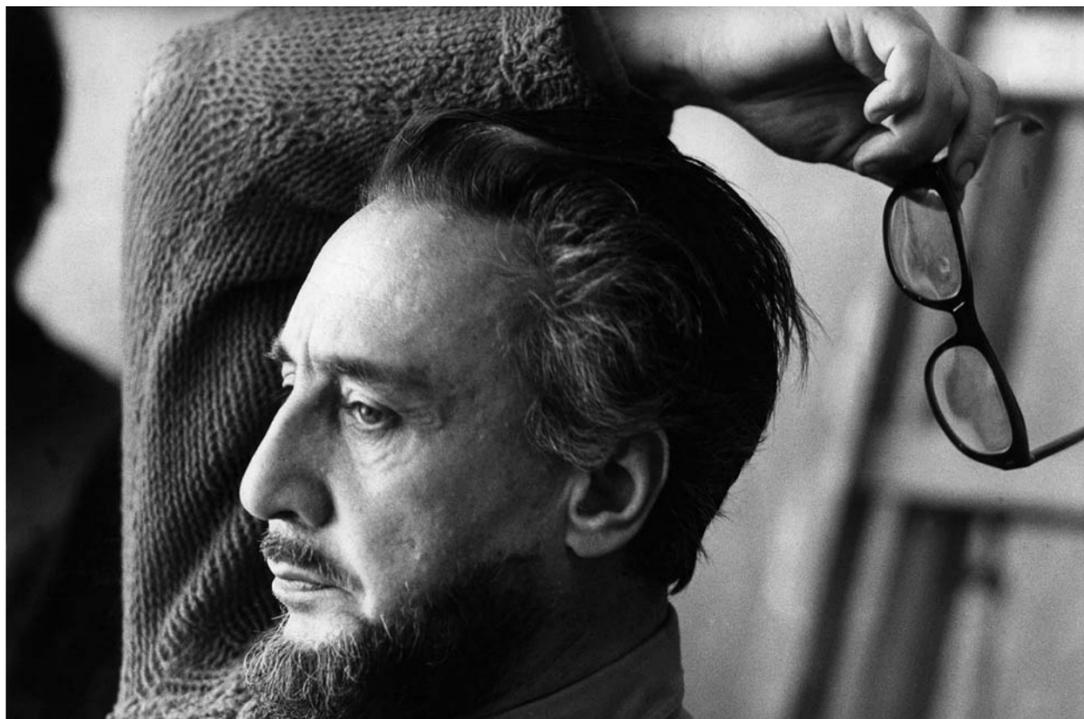
Ce jour-là, Gary a déjeuné avec Claude Gallimard, au restaurant Récamier. Refusant de se faire raccompagner par le chauffeur de la maison, il est rentré chez lui à pied. Peu auparavant, il avait terminé son dernier texte par cette phrase : « Je me suis bien amusé. Au revoir et merci. » Ce 2 décembre, il laisse au pied de son lit une lettre datée « Jour J », qui s'achève par ces mots : « Je me suis enfin exprimé entièrement. » (1)

Vingt-cinq ans après ce geste, plusieurs parutions tentent de réévaluer l'apport de celui que l'on associe d'abord à l'une des plus belles mystifications de l'histoire littéraire : le dédoublement Gary-Ajar, cet « autoclonage », fameux et finalement funeste, qui lui permit d'obtenir deux Goncourts, l'un en 1956 pour *Les Racines du ciel*, l'autre en 1975 pour *La Vie devant soi*. Dirigé par Paul Audi et Jean-François Hangouët, un passionnant *Cahier de l'Herne* (366 p., 49 €) s'attache à définir « l'humanisme garyen ». Il montre notamment comment ce « *picaresque moderne* » se sera battu toute sa vie pour préserver ce qu'il appelait « la marge humaine » : tout ce qui dans l'homme « échappe aux définitions que peuvent en donner les idéo-

maniques » et qui, pour cela, « rend le roman possible ». Gary y parle de lui-même comme d'un homme en permanent devenir. (« Lorsqu'on dit de moi : "C'est une forte personnalité", cela m'étonne : des personnalités, j'en ai vingt et je ne vois pas comment un conflit constant entre elles peut donner une seule forte personnalité. ») Il voit là la condition même du romancier, qui « naît de ce que l'homme n'est pas ». Et explique sa tentation compulsive du pseudonyme comme une sorte de « boulimie du monde, d'expérience, de vie » – même si « Gary » et « Ajar », qui signifient en russe « brûle » et « braise », suggèrent moins l'élan vital que la consommation par le feu (2).

Fièvre sensuelle

Toutes ces obsessions (démultiplication, fuite, suicide) sont en germe dans les textes qui paraissent aussi à L'Herne sous le titre *L'Orage* (avant-propos d'Eric Neuhoff, 224 p., 12,50 €). Pour deux d'entre eux, « A Bout de souffle » et « Le Grec », il s'agit d'ébauches de romans datant vraisemblablement des années 1960 et 1970. Des inédits comme la plupart des nouvelles qui les accompagnent, la plus poignante étant sans dou-



Romain Gary. RAYMOND DEPARDON/MAGNUM PHOTOS

te celle qui donne son titre au recueil. Ecrite en 1935 – Gary a 21 ans –, « L'Orage » mêle les thèmes de la possession charnelle et de la lèpre, de la fièvre sensuelle inextricablement liée au spectre de la mort ; un condensé de nombreux thèmes à venir.

Mais la surprise vient surtout de *L'Affaire homme* (Folio, 368 p., 6,20 €), qui réunit des textes éparés publiés entre 1957 et 1980. Non des fictions mais des prises de position, commentaires ou réflexions sur cette époque, sur les femmes, la grossièreté, l'ONU, l'anti-

sémitisme ou l'humanité (« une assez sale histoire dans laquelle tout le monde est compromis »). Ce sont là des pages tranchantes, limpides, prophétiques parfois. Comme dans « La Société du harcèlement », où l'auteur s'interroge sur les causes profondes de la violence des jeunes en 1968. On y découvre un Gary penseur, polémiste, témoin de son temps beaucoup plus engagé qu'il n'y paraît.

On croyait connaître Romain Kacew-Gary-Ajar. L'enfant pauvre et sa mère mythomane fuyant jusqu'à Nice la misère de Vilnius, le zélé soldat de De Gaulle, le consul à Los Angeles, le mari de Jean Seberg, l'« aventurier de la rue du Bac » avec ses « bagoues » et ses chapeaux de rastaquouère. On ne le lisait plus guère et on avait tort. Le grand mérite de cet anniversaire et des publications qui l'entourent est de nous montrer que, au-delà des mythes et de leurs limites, notre Gary n'était plus valable. ■

FLORENCE NOUVILLE

L'« admiration passionnée » de Paul Audi

LA FIN DE L'IMPOSSIBLE. DEUX OU TROIS CHOSES QUE JE SAIS DE GARY

de Paul Audi.
éd. Christian Bourgois, 152 p., 15 €.

Dans *L'Europe et son fantôme* (2003), Paul Audi, brillant philosophe qui ne craint pas d'avouer son « admiration passionnée » pour Gary, avait déjà entrepris de restituer à cet Européen visionnaire une dimension qu'on lui dénie trop souvent : celle du penseur. Dans ce nouvel essai, c'est d'abord au Gary rebelle et insoumis, à ce grand créateur pour qui le temps n'avait que deux modes – le passé et le possible –, qu'il entend rendre hommage. Un Gary qui, à l'instar de l'homme du souterrain de

Dostoïevski, aura refusé tout au long de son existence d'admettre que « deux et deux font quatre ».

Le principe qui condense à cet égard l'essentiel de sa pensée, l'auteur en trouve la trace dès les années 1950. Il tient en une phrase : « Est faux ce qui nous asservit, est vrai ce qui nous laisse à peu près libre – éternel improvisateur de lui-même, l'homme ne s'inclinera ni devant la vérité, ni devant l'erreur, mais seulement devant sa propre fragilité. » Pour Paul Audi, cette « tentative révolutionnaire » doublée d'une foi irréprouvable dans la capacité de l'esprit humain à nier ce qui l'écrase tire toute sa consistance de la lutte que Gary n'a cessé d'engager contre l'autorité dictatoriale de la raison, du destin ou de la nécessité. Ce combat pour

« prendre le monde de vitesse » est peut-être perdu d'avance. Il n'en atteste pas moins de « l'attribut primordial » de l'homme. D'autant qu'il reste l'acte de création, par quoi il nous est donné de « limer peu à peu le mur de l'impossible ». En cela, « l'œuvre de civilisation » de Gary peut se lire comme un hymne à l'art en général et à la littérature en particulier. Le roman n'est-il pas cette réalisation quasi miraculeuse – fictive – qui permet de rendre présent ce qui a disparu ? Gageons en tout cas que cette *Fin de l'impossible* marquera aussi celle de l'ostracisme dont l'auteur de *La Promesse de l'aube* continue de souffrir auprès de trop nombreux philosophes. ■

ALEXANDRA LAIGNEL-LAVASTINE

(1) Voir les biographies passionnantes de Dominique Bona, Romain Gary (Folio n° 3530) et de Myriam Anissimov, Gary, le caméléon (Denoël, 2004).

(2) Sur les identités successives et Le Vin des morts, premier roman inédit de Gary, voir Le Manuscrit perdu, de Philippe Brenot (éd. L'Esprit du temps, [BP 107, 33491 Le Bouscat Cedex], 168 p., 15 €).

Dernières nouvelles d'un monde un peu malade

Annie Saumont n'est sûrement pas de ceux qui ne comprennent pas – ou feignent de ne pas comprendre – ce qui se passe en France aujourd'hui, les émeutes, les banlieues enflammées. Les laissés-pour-compte, ceux qu'on trimballe de famille déglinguée en foyer sinistre, ceux qui finissent précocement en prison et en sortent pour y revenir, ceux qui ne trouvent ni logement ni travail à cause de leur couleur de peau ou de leur accent, elle les observe depuis des années et, en quelques pages, elle donne à voir, mieux que tous les reportages en images, ces destins contrariés. Surtout, elle ne juge pas, elle ne plaint pas, elle ne commente pas, elle montre : ceux qui se résignent comme ceux qui se révoltent ; ceux qui s'en sortent – rares – ; ceux qui tuent – rares aussi – ; ceux qui végètent – la majorité.

C'est peut-être cette absence de complaisance et de sentimentalisme qui empêche la plus accomplie des nouvelles françaises de devenir un écrivain à succès. On connaît le goût de la critique et des lecteurs pour la littérature doloriste, qui permet de s'apitoyer sur les existences dévastées, les enfances désastreuses... En un mot tout ce qui autorise la bonne conscience à peu de frais, puis l'oubli, jusqu'au jour où l'on s'étonne de voir sa voiture flamber.

Chez Annie Saumont, on dit carrément *Moi les enfants j'aime pas tellement* ou *Noir, comme d'habitude* (titres de deux de ses recueils, Julliard et Pocket) ou encore, dans le livre qui sort aujourd'hui, *Koman sa sécri émé ?* : « Ce matin dans le journal

du paternel y avait une photo qu'est trop bien. Des mecs encagoulés qui s'offraient un casse. Nous aussi ça nous botterait d'occuper la première page. » (« Tchatche »). Dans les trains, les hommes seuls ne rencontrent pas la femme de leur vie (« Corail 1847 »). Un garçon jaloux de sa petite sœur essaie de lui faire prendre froid (« Landau »). On a des mauvaises pensées, mais un sourire, parfois, fait renoncer au pire. « Les Français ont enfin compris qu'il valait mieux lire une bonne histoire de cinq pages plutôt qu'une mauvaise de cinq cents », écrivait Patrick Besson à propos

PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

d'Annie Saumont dans *Le Figaro littéraire*. On espère qu'il a été entendu. Le regain d'intérêt des éditeurs pour les nouvelles tendrait à le prouver. Sans avoir la brièveté percutante d'Annie Saumont, la romancière et essayiste belge Françoise Lalande dit aussi « les obscurs, les oubliés », dans un recueil rassemblant dix textes, *Dans les replis nocturnes de mon cœur*. Elle sait ce qui arrive « quand la passion s'est éloignée comme une colère qui s'épuise ». Et elle suit les pas des artistes malmenés par leurs contemporains – Rimbaud, Van Gogh...

Les *Rapports à l'ordre* de Gabrielle Rolin sont moins brefs, ses récits font plutôt trente pages que quatre ou cinq. Si Annie

Saumont est, comme on le dit quelquefois, une petite sœur de l'Américain Raymond Carver, alors Gabrielle Rolin est à l'évidence celle de Flannery O'Connor, qu'elle connaît bien et admire (1). Comme elle, Gabrielle Rolin a de l'humour, parfois noir et grinçant, et un regard aigu. Elle mêle subtilement drôlerie et angoisse – « Le dernier chien », avec la visite terrifiante et hilarante d'un homme seul et fatigué chez un cardiologue pressé.

Ce qui peut symboliser « Le coup de vieux » ? Une femme achetant un carambar au caramel, « pas pour elle bien sûr, elle risquerait d'y laisser ses dernières dents (...) Pour le plaisir de prononcer les mots "carambar au caramel", et de voir sourire la vendeuse ». Pour finir en beauté, voici le début de la nouvelle donnant son titre au livre : « Il faut tenir les objets à l'œil. » Toute une promesse d'obsession et de maniaquerie... ■

KOMAN SA SÉCRI ÉMÉ ?

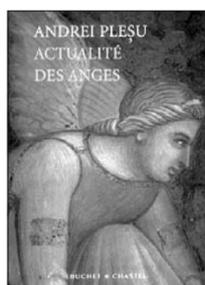
d'Annie Saumont. Julliard, 180 p., 16 €. En poche paraît *Le lait est un liquide blanc* (Pocket n°12027)

DANS LES REPLIS NOCTURNES DE MON CŒUR de Françoise Lalande. Ed. Le Grand Miroir (Bruxelles), 110 p., 12 €.

RAPPELS À L'ORDRE de Gabrielle Rolin. Arléa, 220 p., 18 €.

(1) Voir sa traduction de *L'Habitue d'être et son excellente postface* (Gallimard, « L'Imaginaire », n° 485).

ZOOM



ACTUALITÉ DES ANGES

d'Andrei Plesu
Voici un drôle de petit traité philosophique sur ces créatures fort compliquées dont toutes les traditions nous assurent qu'elles s'agitent terriblement entre ciel et terre. Il y a ainsi des anges de droite et des anges de gauche, des anges gardiens et d'autres déchus, explique Andrei Plesu, qui entend ici redonner à l'angéologie « la dignité culturelle et le relief existentiel » qu'elle mérite. Car parler des anges, c'est naturellement parler des hommes, voire des nations, même si l'auteur peut très sérieusement affirmer que « l'identité nationale est un fait qui va de soi » (sic !). Sans doute un reste

de son long compagnonnage avec Constantin Noica, un philosophe proche de l'extrême droite dans les années 1930, à qui l'on devra ensuite, sous le communisme ultranationaliste de Ceausescu, un ouvrage opportunément intitulé *Le Sentiment roumain de l'être* (1978)... Cette influence n'empêcha pas Andrei Plesu de compter parmi les très rares intellectuels de Bucarest à s'être courageusement, bien que tardivement, opposés au régime (dans le courant de l'année 1989). Mais cela n'autorise peut-être pas à suggérer, comme le fait cette édition, qu'il fit partie des décennies durant du « petit cercle de la dissidence roumaine », laquelle n'a précisément jamais existé. A force de s'occuper des anges... A. L. L.
Buchen-Chastel, traduit du roumain par Laure Hinckel, 270 p., 22 €.

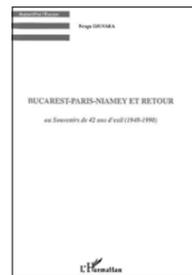


FUGUE ROUMAINE VERS LE POINT C

d'Aurora Cornu
1943, au pied des Carpates méridionales. La région pétrolifère de la Roumanie est sans cesse bombardée par l'aviation alliée, bien avant les attaques qui ravageront la capitale. Bientôt, l'armée rouge arrivera, apportant au bout de ses chars une révolution imposée par décret. Aurora Cornu, poétesse et égypte de Marin Preda – l'écrivain roumain le plus important de l'époque –, raconte avec un humour féroce le destin de sa génération, passée par tous les totalitarismes. Comme son héroïne, Aurora Cornu s'installera à Paris. Eric Rohmer la choisira pour jouer la romancière

raisonneuse dans *Le Genou de Claire*. La voix d'Aurora Cornu annonce un talent authentique, grave et enjoué à la fois. E. R.

Ed. E-dite (6, place de la Madeleine, 75008 Paris), 266 p., 18 €.



BUCAREST-PARIS-NIAMEY ET RETOUR (ou souvenirs de 42 années d'exil, 1948-1990)

de Neagu Djuvara
Participant aux négociations d'armistice roumano-soviétiques à Stockholm à l'été 1944, le diplomate rentre à Bucarest pour repartir quatre ans plus tard, une fois son pays devenu satellite de Moscou. Ce que ce témoin incontournable découvre à son retour en Roumanie, après quatre décennies d'exil, lui donne des sueurs froides : chiens errants, mendiants qui prolifèrent, quartiers du vieux Bucarest rasés, instruction publique dégradée,

télévisions à la limite de l'obscénité. Sans parler d'une population dont le degré de civilisation se mesure à la propreté de ses salles de bains. Alors, où en est-on, après quinze ans de « transition » ? E. R.

L'Harmattan, 366 p., 31 €.

Cette année, les lettres roumaines sont à l'honneur des Belles Etrangères

Les équations infinies de Mircea Cărtărescu

Roman autobiographique ? Traité de métaphysique ? Expérience destinée à élargir la vision du lecteur sur la réalité invisible ? Certes, ce foisonnement interdit toute approche taxinomique. Rêve et hyperréalisme s'y mélangent, mais un fil narratif se dégage du dernier roman (1) de Mircea Cărtărescu, enseignant à Bucarest, né en 1956. Ce fil est suivi tantôt avec l'acuité d'une loupe, tantôt avec la définition d'un télescope géant.

Voici d'abord l'histoire de Badislav, grand-père du narrateur, arrivé à la fin du XIX^e siècle de Bulgarie dans la capitale d'un petit royaume danubien. La Roumanie se libère alors de son ordre féodal pour entrer dans la modernité faite de vacarme et d'uniformité. Devenu capitaine des pompiers dans la ville aux maisons en torchis et palais byzantins, Badislav, l'homme qui a perdu son ombre, perdra également sa vie. Pourtant, son fantôme hantera toujours l'esprit de Mircea, l'un de ses petits-fils. Car la fille de Badislav, Maria, épousera Costel, l'ouvrier méritant. Le Bucarest de l'entre-deux-guerres s'est déjà modernisé. Le style Bauhaus prédomine, proclamant l'entrée du pays dans l'ère industrielle. Seules les périphéries crasseuses, avec leurs chemins en terre battue, rappellent encore l'Orient.

Faux prophètes

Bientôt, la seconde guerre mondiale, les bombardements massifs et les tyrannies qui se suivent bouleverseront l'aspect de la capitale. Maria et Costel engendrent deux chétifs jumeaux, Victor et Mircea. Ce dernier, regard ardent et sensible, grandit en marge d'une capitale meurtrie par les faux prophètes avides d'un ordre social « supérieur ». Plus tard, lorsqu'il deviendra écrivain, cette ville articulera l'ensemble de son œuvre. C'est en filigrane que le romancier

évoquera les catastrophes qui endeuillèrent son pays. Ses propos enrichis par la mémoire collective qu'exprime le narrateur – homonyme et porte-parole de l'auteur – sont différents du discours filandreur de certains, qui dénoncent l'« histoire » comme le mal absolu.

Car l'histoire, avec ses méfaits et terreurs, n'est-elle pas l'œuvre des hommes ? Pour le narrateur, ce mal est symbolisé par Victor, frère jumeau disparu enfant de sa banlieue poussiéreuse, qu'on retrouvera des années plus tard à Amsterdam, devant les vitrines exaltant la « tristesse du sexe sans amour ». Mais quel couloir invisible relie donc le port batave à la magie des lacs italiens et à celle d'un Bucarest fantastique – digne d'un Yaknapatawapha faulknérien – perçu ici par le regard de feu de Mircea, tour à tour enfant, adolescent puis adulte, à la fin du siècle dernier ?

Voici donc celui que l'on n'attendait plus, le porteur de la bonne nouvelle, au retour de sa quête d'une improbable harmonie cosmique. Pareil au découvreur génial de la relation entre masse, énergie et vitesse de la lumière, Cărtărescu sait

que Dieu ne joue pas aux dés ; qu'il doit exister une concordance secrète soumise à la fois aux lois quantiques de l'infiniment petit et à celles, classiques, du macrocosme. Mircea Cărtărescu l'exprime par ses obsessions de symétrie (corps humain, insectes, lépidoptères), symétries qui projettent le lecteur d'un univers à l'autre.

Ailleurs, le narrateur inventorie les alternatives qui soulèvent des interro-

gations eschatologiques. Elles surgissent grâce à la force de l'écriture, admirablement transposée en français par Alain Paruit, et précipitent le lecteur dans une succession d'urgentes remises en question.

Sorcellerie d'un style libéré de clichés et d'artifices : l'équation impossible recherchée par le physicien jusqu'à la fin de sa vie – prouvant qu'une loi unique régit tous les univers, grands ou petits –, Cărtărescu l'exprime dans ses récits en torsade par les métamorphoses des images que projettent les paroles aussi bien dans les plus infimes détails que dans



L'ŒIL EN FEU (Orbitor II, Corpul) de Mircea Cărtărescu.

Traduit du roumain par Alain Paruit, Denoël, 512 p., 28 €.

les grandes lignes de la narration. Ainsi l'écriture devient-elle indépendante et vivante, surgissant de l'inconscient du scripteur et produisant, dans des volutes créatrices, un continuum de sens et de représentations délirantes. Elle nous conduit à surprendre la réalité invisible que « l'œil en feu » perçoit, là où l'infiniment petit se confond au sein d'une harmonie que les sciences n'arrivent pas encore à formaliser.

Mircea Cărtărescu crée des mondes aux frontières perméables.

Avec lui, nous sommes loin de la sinistrose, du déclin et des états d'âme. C'est un écrivain qui se mérite. Une lecture qui ne prédispose ni à l'évasion ni au divertissement. Mais qui apporte l'extase et la joie. ■

EDGAR REICHMANN

(1) Après *Le Rêve* (Climats, 1992), *Lulu* (Austral, 1995), et *Orbitor* (Denoël, 1999).

La noirceur et la cruauté de Gabriela Adamesteanu Personne n'est innocent

UNE MATINÉE PERDUE (Dimineata Pierduta), de Gabriela Adamesteanu.

Traduit du roumain par Alain Paruit, Gallimard, « Du monde entier », 510 p., 26,50 €.

Dans la vie, il y a ceux qui « s'en tirent » (entendez : qui survivent) et ceux qui ne font pas de vieux os, « chacun selon sa chance ». Erreur ! Même professée par la vieille madame Delca, l'une des voix les plus sonores et les plus convaincues du roman de Gabriela Adamesteanu, cette opinion est loin d'être exacte. Car personne ne peut vraiment se flatter d'avoir de la « chance » dans le monde de cette romancière de 63 ans, considérée comme l'un des auteurs les plus talentueux de son pays. Et ceux qui « s'en tirent » encore moins que les autres : le seul fait d'être en vie les expose à se tromper eux-mêmes autant qu'ils sont trom-

pés, traînant des vies entières dans le mensonge et l'illusion. Traduite en français pour la première fois, Gabriela Adamesteanu se distingue tout autant par la qualité de son écriture que par la noirceur de son regard, qui balaie, non sans une certaine cruauté, presque un siècle d'histoire roumaine.

Grand vaisseau chahuté

Bâti en cascade à partir du personnage inaugural de madame Delca, une femme du peuple, le livre enchaîne des voix qui se reprennent et se répondent, mélangeant allégrement (mais de manière parfaitement structurée) les époques : de la première guerre mondiale jusqu'à la fin du XX^e siècle, ce sont plusieurs décennies qui défilent à travers les récits des personnages, presque tous habitants de Bucarest. Des pauvres et des plus nantis, des énergiques et des pas bien vaillants, des honnêtes et d'autres moins, tous embarqués

contre leur gré dans ce grand vaisseau chahuté qu'on appelle l'histoire – spécialement celle d'un pays soumis à autant de tribulations que la Roumanie au siècle dernier. Guerres, brimades, pénuries, privations, bâillonnement politique, voilà quelques-unes des calamités qui sourdent de ces trajectoires réunies par la force d'une prose qui sait mener de front plusieurs registres différents, selon les personnages à qui elle donne la parole.

Pour malmenés qu'ils soient par les circonstances, les individus peints par Gabriela Adamesteanu ne sont cependant pas présentés comme des innocents. Ne serait-ce pas d'eux-mêmes, de leur incroyable faculté d'aveuglement que vient une partie des maux qui les accablent ? A moins que les mensonges d'en haut ne les aient conditionnés au point de les priver de leurs facultés de jugement. En tout cas, l'écrivain se délecte à décrire leurs erreurs d'appréciation, notamment sur les sentiments d'autrui. Leur cécité quant au cours du monde est souvent à peu près aussi grande (à quelques exceptions près) que celle dont ils font preuve au sujet de leurs émotions et même des manifestations corporelles qui s'ensuivent. Et l'on se dit, en lisant *Une matinée perdue*, qu'il est rare de voir un écrivain faire preuve d'aussi peu de compassion (et avec autant de brio) pour ses personnages – ses concitoyens ? ■

RAPHAËLLE RÉROLLE

Rédition en un seul volume de « L'Homme aux yeux gris » Petru Dimitriu, le boyard égaré

L'HOMME AUX YEUX GRIS de Petru Dimitriu.

Seuil, 922 p., 22 €.

Né en 1924 en Roumanie, Petru Dimitriu est mort en France à 78 ans. Parfaitement trilingue, allemand, français et roumain, ce fils d'une aristocrate magyare et d'un officier roumain se trouve, dès l'enfance, écartelé entre deux appartenances. Sa présence à Munich, où il étudie la philosophie pendant la seconde guerre mondiale, et sa confrontation avec l'idéologie du III^e Reich feront de lui un antifasciste véritable. En août 1944, le retournement de la Roumanie contre l'Allemagne hitlérienne surprend le jeune homme à Bucarest. Le voila vagabond famélique, errant dans une capitale ravagée par la guerre. Un début brillant avec des nouvelles (*Euridice*, 1947), et déjà Dimitriu se fait un prénom dans les cafés littéraires bucarestois. Cependant l'état se resserre. Le talent de ce débutant, son altérité doublée d'un antifascisme viscéral et sa situation matérielle désespérée font de lui le serf du nouveau régime. Péché véniel ou trahison majeure ? Il se compromet, en pleine guerre froide, avec la publication d'un livre glorifiant le goulag roumain. Dimitriu ne se le pardonnera jamais. Il ne sera jamais pardonné. De plus, dans l'un de ses chefs-d'œuvre, *Chronique de famille* (des beaux fragments sont publiés en 1960 au Seuil), il dresse un portrait lucide des anciens boyards nos-

talgiques, jadis possesseurs de villages entiers. Malgré la tendresse qui émane de ces pages, l'émigration roumaine lui vouera une rançune tenace.

En fait, Petru Dimitriu a toujours été un crypto-boyard égaré en dictature prolétaire. Très vite, il prend conscience de cette autre altérité et passe à l'Ouest avec son épouse à la faveur d'un voyage d'agrément. En France, il publie coup sur coup des romans qui dénoncent l'univers concentrationnaire roumain, *Rendez-vous au Jugement dernier* (1961) et *Incognito* (1962), salué par Pierre-Henri Simon dans *Le Monde* comme proche du *Docteur Jivago*. Avec *L'Extrême Occident* (1964) et *Les Initiés* (1966), il se livre à une analyse sans complaisance du monde des multinationales, avant de sombrer dans une profonde crise mystique.

Œuvre allégorique

C'est alors que Dimitriu tourne le dos aux catastrophes de son siècle et rédige sa sublime trilogie, *L'Homme aux yeux gris* (Seuil, 1969), rééditée aujourd'hui en un seul volume. Inspiré par un portrait énigmatique de Titien, l'écrivain promène ses lecteurs depuis Tolède – où les parents juifs du narrateur périssent sur le bûcher – jusqu'aux neiges moscovites. L'écrivain s'identifie sans doute à son héros vénitien, Archange, homme aux yeux gris, peint par l'élève de Giorgione et de Bellini. Ainsi le romancier construit-il la méta-

phore de son inconfortable condition de permanent étranger.

En apparence roman de cape et d'épée, cette œuvre allégorique raconte à la première personne, dans un français somptueux, l'épopée d'un héros au cours de son voyage initiatique dans un monde délirant, incendié par les guerres de religions, balayé par la peste et soumis à l'intolérance des pouvoirs. Au cours de son périple autour de l'Afrique, de la Méditerranée, du Moyen-Orient, jusqu'aux portes de l'Inde, il aboutit enfin aux rivages glauques de la Baltique. « *Que faut-il penser ? Que faut-il faire ? Je ne sais, je ne sais...* », s'interroge Archange, désorienté, toujours amoureux mais perdu dans ses altérités. Dimitriu demeure sans doute le plus important écrivain de son pays pendant la seconde moitié du siècle dernier, malgré son adhésion temporaire à la contrefaçon marxiste importée de l'URSS. ■

E. R.

Plusieurs ouvrages consacrés à la période paraissent à l'heure de la nouvelle adaptation télévisée de la saga de Maurice Druon

Les « Rois maudits » en lumière

UN ROI DE MARBRE
Philippe le Bel
Enguerran de Marigny
de Jean Favier.

Fayard, « Les Indispensables de l'Histoire », 888 p., 20 €.

LES ROIS MAUDITS
L'Enquête historique
d'Eric Le Nabour.

Préface de Colette Beaune, Perrin, 324 p., 18 €.

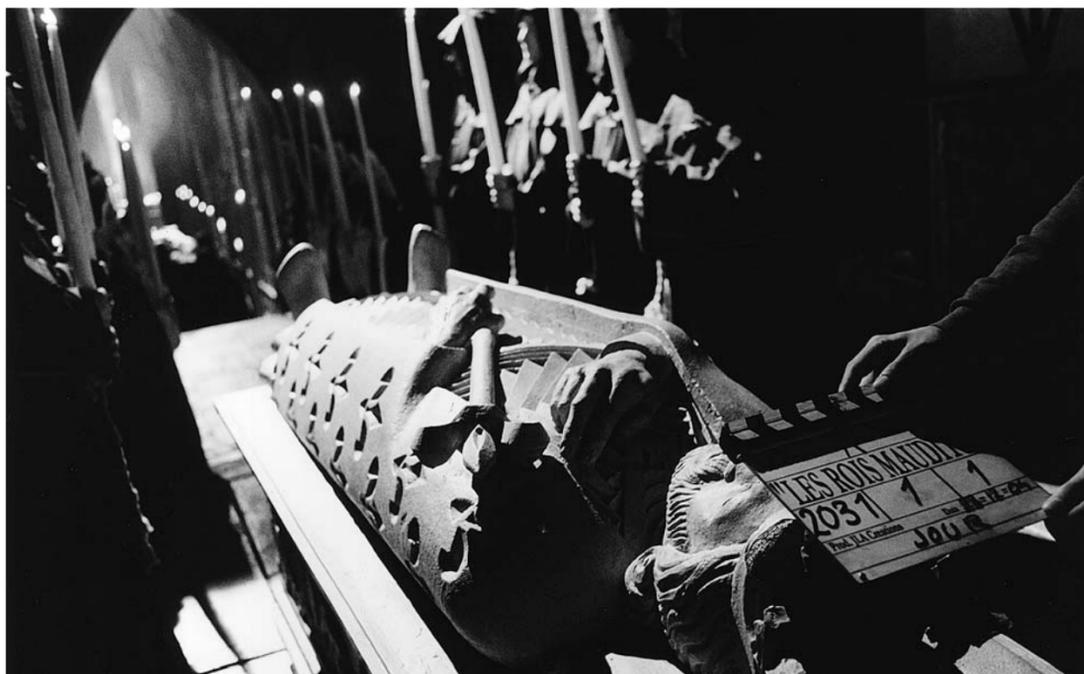
De marbre ou de fer, Philippe le Bel (1268-1314) semble, pour le romancier comme pour l'historien, d'abord prisonnier d'une image, parfaite – d'où son étonnant surnom, évaluation si strictement esthétique – et glacée. « *Ce n'est pas un homme ni une bête mais une statue* », dénonce l'un de ses plus farouches adversaires, l'évêque de Pamiers Bernard Saisset, qui ajoute, cruel : « *Notre roi ressemble au grand duc, le plus beau des oiseaux, mais qui ne vaut rien. Il ne sait que regarder fixement les gens sans parler.* »

Quelques années seulement après que les Français découvrirent l'énigmatique et intransigeance du dernier grand Capétien, dans l'adaptation télévisée (1972) que Claudé Barma fit de la saga romanesque de Maurice Druon, *Les Rois maudits* (1), le médiéviste Jean Favier propose de pénétrer le mystère du

sphinx couronné, mais plus encore de donner à comprendre ce moment si délicat où le roi sacrifie tout, avec un strict pragmatisme, à l'accomplissement de sa mission, gouverner la France.

La somme de référence parut en 1978 et revient, inchangée depuis sa nouvelle publication en 1998, dans la nouvelle collection que lance Fayard. On saluera l'intelligence de l'approche, qui campe le monarque, son conseil comme son hôtel, les « gens » de sa maison enfin, avant d'aborder les dossiers qui font de l'enquête, plus qu'une biographie, une étude du règne, avec les enjeux économiques et monétaires, les options politiques, les « affaires » aussi, du coup de main d'Anagni (1303) à la condamnation des brus du roi (1314), en passant par la succession d'Artois, l'expulsion des juifs et l'arrestation des Templiers.

Les lecteurs de Maurice Druon soucieux de contrôler la véracité des options choisies pour animer la fiction trouveront là une information d'autant plus complète que *Philippe le Bel* est suivi d'une étude moins connue consacrée quinze ans plus tôt par un Jean Favier encore peu familier des succès de librairie à son conseiller, Enguerran de Marigny, qui paya de sa vie, moins de six mois après la mort de son maître, une fidélité et une fortune devenues également dérangeantes. Parue aux PUF en 1963, cette monographie avait l'immense mérite de dessiner le profil d'un personnage mal connu jus-



« Les Rois maudits », de Josée Dayan. SONIA SIEFF/H & K

qu'e-là et la vertu de donner à saisir le fonctionnement des rouages de la royauté plus précisément qu'au travers des textes réglementaires.

Machinations et complots

Dense et érudite, la somme de Favier ne répond pas toujours, centrée sur le seul premier des « Rois maudits », à la curiosité du lecteur de Druon soucieux d'opérer le départ entre création littéraire et strict respect de l'Histoire. La nouvelle adaptation qu'en propose ces jours-ci Josée Dayan a donné à Eric Le Nabour le prétexte d'une astucieuse mise au point qui usurpe seulement le titre d'« enquête », le jeu de repérage entre réalité et fiction ne relevant jamais de la recherche mais plutôt de la simple solution des jeux. Qu'importe ! L'essentiel

demeure que les arcanes de la guerre entre Mahaut et Robert III d'Artois, les motivations qui présidèrent à l'élimination de l'ordre du Temple, la place des femmes, si effacées quand on ne leur prête pas une mâle assurance (Mahaut encore ou Agnès de France) ou une sensualité criminelle (Marguerite de Bourgogne ou Isabelle de France) comme la présentation de la parenthèse avignonnaise du Saint-Siège aient la clarté attendue.

Ce court retour sur un monde de trahisons, de machinations et de complots ne dissipe pas la fascination du lecteur-spectateur d'un Moyen Âge frémissant d'ombres et d'or. Il n'est que de se replonger dans l'aventure de Giannino Baglioni, qui, de 1354 à 1363, tenta de faire reconnaître qu'il était en réalité le légitime roi de France, Jean I^{er} le Posthume, souve-

rain dès sa naissance et tenu pour mort au terme de cinq jours de vie et de « règne » à la mi-novembre 1316...

On retiendra cependant autant la subtile mise en perspective qu'offre en préface Colette Beaune, qui pointe les « faux airs de Charles de Gaulle » du Philippe le Bel de Druon. Ancrant la saga dans le temps de sa composition, la médiéviste montre avec finesse que, si *Les Rois maudits* relèvent du roman historique, c'est aussi par ce qu'elle dit du temps de son écriture, de la conception de l'Histoire qui prévaut alors et de partis pris qui, à un demi-siècle de distance, est bien pâture d'historien... ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

(1) Vient d'être réédité en trois volumes chez Plon.

Le si court règne de Jean le Posthume

Arthur veut écrire un livre. Une biographie royale. Avec l'aide de ses amis Stan et Elsa, il arrête son choix sur le plus court des règnes de l'histoire de France, celui de Jean I^{er}, petit-fils de Philippe le Bel, né après la mort de son père,

Louis X, et mort à cinq jours... Calant le temps de l'écriture sur la durée réelle de cette brève existence, Arthur découvre que le « point sensible » est que chacun ne peut que vivre la vie que lui a laissée son père. Réflexion sur la

filiation, la difficulté à l'assumer aussi, ce premier roman « jeunesse » de Fabrice Vigne est aussi juste que sensible (*Jean-I^{er} le Posthume*, roman historique, éd. Thierry Magnier, 144 p., 7 €, dès 9 ans).

L'éloquence et la mesure du « Sermon sur les anges gardiens » de Bossuet

Les ludions de Dieu

SUR LES ANGES GARDIENS

Sermon de Bossuet. Préface de Carlo Ossola, Rivages poche, « Petite Bibliothèque », 88 p., 5 €.

Au début de l'Évangile de saint Jean (1, 51), Jésus dit : « *Vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre au-dessus du Fils de l'homme.* » Au XII^e siècle, saint Bernard de Clairvaux s'interrogea sur la signification de ce mouvement perpétuel des anges : « *Montée et descente : telles sont leurs voies. La montée en raison de ce qu'ils sont, eux ; la descente – ou plutôt l'abaissement de miséricorde – à cause de nous.* »

En 1659, le jeune Bossuet – il avait 32 ans et n'était pas

encore évêque – prêcha à Paris, aux Feuillants, le *Sermon pour la Fête des saints anges gardiens*. S'appuyant avec force sur l'autorité de l'évangéliste et sur celle de l'abbé de Clairvaux, il développe l'idée de l'« alliance » entre les anges et les hommes qui forment « un même peuple et un même empire » appelés à obéir à « la même loi » de charité, « *qui est la loi des esprits célestes, et la loi des hommes mortels* ».

Fonction de veille

Avec cette éloquence à la fois enflammée et admirablement mesurée qui fait son génie et qui est apte à emporter, aujourd'hui encore, la conviction du lecteur, Bossuet expose son programme : « *D'où vient que les cieux sont ouverts ? Et que veulent dire*

ces anges qui montent et descendent d'un vol si léger, de la terre au ciel, du ciel en la terre ? (...) La terre n'est plus ennemie du ciel ; le ciel n'est plus contraire à la terre : le passage de l'un à l'autre est tout couvert d'esprits bienheureux, dont la charité officieuse entretient une parfaite communication entre le lieu de pèlerinage et notre céleste patrie. » Après cela, l'orateur sacré développe, en chapitres égaux, les deux actions complémentaires – « *ascendentes et descendentes* » – qui définissent l'être des anges.

Carlo Ossola, dans une préface érudite et passionnante, rappelle que la figure de l'ange gardien n'a pris « *son autonomie et son autorité* » que tardivement. C'est le pape Pie V, au XVI^e siècle, qui établit son culte, avant que Clément X, onze ans après

le sermon de Bossuet, en 1670, n'institue, le 2 octobre, la fête des anges gardiens. Mais l'historien, pour introduire au fait que l'angélogologie (ainsi nomme-t-on cette science) n'est pas un chapitre pittoresque ou accessoire de la théologie – et plus largement de l'histoire des religions – remonte beaucoup plus loin dans le temps. A la Genèse précisément, à l'Ancien et au Nouveau Testament, jusqu'à l'Apocalypse de saint Jean, avec un détour par les Ecrits apocryphes. Pour ne parler que de l'univers du judaïsme et du christianisme. Mais c'est évidemment à l'époque baroque, en Italie surtout et en France, que les anges sont assignés à leur fonction de veille, et prennent, pour ainsi dire, plus solidement corps. ■

P. K.

Moïse, Mahomet, Bouddha, Jésus et saint Paul. D'abord publié en 2002, l'ouvrage, ici repris en édition compacte, évite les pièges du syncrétisme et de l'anachronisme tout en faisant un usage raisonnable et équilibré de l'éclectisme. P. K. Bayard, 1988 p., 25 €.

JOURNAL D'UNE INSTITUTRICE CLANDESTINE

de Rachel Boutonnet. Elle a 30 ans et elle est institutrice en banlieue. Clandestine ! Epithète inattendue. Il est vrai qu'il faut cacher ce que l'on fait quand on le fait bien, l'important n'est pas la réussite des enfants mais l'application des « dogmes » des Instituts de formation des

maîtres. On sent que l'amour du métier et une colère libératoire ont inspiré ce Journal. De page en page, on croit rêver, on se dit que Rachel Boutonnet exagère. Mais elle n'invente rien en ce royaume des aberrations que supportent les valeureux enseignants. On quitte cet ouvrage avec une immense admiration pour ces instit' héroïques, et une vive gratitude pour cette clandestine, abasourdi par ce qu'elle nous apprend.. P.-R. L.

Ramsay Poche/Document, 290 p., 9 €.

LES PHILOSOPHES CLANDESTINS À L'ÂGE CLASSIQUE.

de Gianni Paganini C'est à un chapitre peu étudié de l'histoire de la philosophie

que s'est intéressé Gianni Paganini dans cet ouvrage clair et synthétique. De la fin du XVI^e siècle à l'époque des Lumières, de Jean Bodin (avec le *Colloquium Heptaplomeris*) à Jean Meslier, penseur rationaliste qui puisa dans Descartes et Malebranche ses convictions acharnées contre les « *déicoles* » et les « *christicoles* », une catégorie d'écrits philosophiques était vouée à la clandestinité. Même si l'on ne peut ranger tous les textes en question, durant une si longue période, sous la même bannière, des traits communs se retrouvent : anonymat, critique rationaliste de la philosophie et de la religion, mise en valeur de traditions alternatives... P. K. PUF, « Philosophies », 154 p., 12 €.

ZOOM



LE LIVRE DES SAGESSES
L'aventure spirituelle de l'humanité,

sous la direction de Frédéric Lenoir et Ysé Tardan-Masquelier Une somme anthropologique, documentée et pédagogique sur tout ce que l'humanité a pu créer en matière de sagesse. Cette fresque embrasse cinq mille ans d'histoire et toutes les contrées de notre planète – des sages égyptiens à Gandhi et Simone Weil, en passant par Homère,

Le Livre pour enfants

Antonio Muñoz Molina, Mario Soldati, Jerome Charyn, David Wojnarowicz : New York continue de fasciner les écrivains. L'occasion, une nouvelle fois, d'écouter « les sirènes et les murmures » de la ville

Il était une fois New York

Belle d'Amérique aux deux tours abolies. Eblouissante toxique, anxiogène, inexplicable. Nul ne connaît tout à fait l'Amérique s'il n'a tenté de saisir, une fois au moins, comme disait Aragon, la « beauté douteuse » de New York. Topos littéraire, rite d'initiation, passage obligé d'un apprentissage de la modernité, New York c'est bien sûr Henry James, John Dos Passos, Truman Capote, Henry Miller, Toni Morrison, mais aussi Kafka, Céline, Morand, Cendrars, Senghor. Matière urbaine brute, Manhattan, ainsi que le suggère le *Guide littéraire* de New York réalisé par Christine Ausseur (Hermé), est un formidable opérateur de sens et de langue. Arrêt sur images.

New York, c'est d'abord une forme vide, une volonté de volenté, une tension vers un lieu qui toujours se dérobe. « Ils s'attardèrent un moment, raconte Henry James dans Washing-

ton Square, au pied des degrés de marbre blanc ; à leur sommet, la porte immaculée du docteur Sloper et son étincelante plaque d'argent symbolisaient pour Morris le portail interdit du bonheur. »

Ecrire New York, c'est fixer ce désir jamais assouvi. C'est aussi, ce qui revient au même, lancer ce défi à la mort qu'évoque l'héroïne de Tennessee Williams dans la page d'*Une femme nommée Moïse* où apparaît le « bel acrobate blond » dansant sur un fil tendu entre les deux édifices les plus hauts de Manhattan ; métaphore, dit l'écrivain, d'un prodigieux « défi à la mort » et à « la ville forcenée. »

Grâce et angoisse

La tonalité dominante, dans l'écriture de New York, c'est bien souvent cet extraordinaire alliage de grâce et d'angoisse. Comme une terreur sacrée devant la verticalité glaciale, l'insensé chaos orthogonal. Ville presque inhu-

maine, dénuée de courbes et qui, pourtant, au détour d'une ruelle, se moque de l'étranger qui croyait la connaître, et s'affuble d'un masque plus doux, plus sinueux, plus familier, pour apparaître à nouveau, quelques pas plus loin, immense et insaisissable.

« L'angoisse au fond des rues à grattage. / Levant des yeux de chouette devant l'éclipse du soleil. / Sulfureuse ta lumière et les fûts livides, dont les têtes foudroient le ciel. » Ce sont les mots de Senghor, dans *Ethiopiennes* : d'abord confondu par la beauté de la ville, le poète se sent brusquement rebuté, effrayé, révolté.

La même angoisse, mais plus diffuse et plus terrible encore, dans le *Voyage au bout de la nuit* : « J'ai pris sur ma droite une autre rue, mieux éclairée, "Broadway" qu'elle s'appelait... Bien au-dessus des derniers étages, en haut, restait du jour avec des mouettes et des morceaux du ciel. Nous, on avançait dans la lueur d'en bas, malade comme celle de la forêt et si grise que la rue en

était pleine comme un gros mélange de coton sale. »

Et c'est précisément de cette anxiété, de ce trouble, de ce sentiment, aujourd'hui plus vif que jamais, que ce miracle de verre pourrait sombrer sans laisser de traces, que sourd l'obscur poésies de la ville.

« Savez-vous combien de temps il a fallu à Dieu Notre-Seigneur pour détruire Babylone et Ninive ? Sept minutes ! », hurle l'un des vagabonds de John Dos Passos, dans *Manhattan Transfer*. Et il ajoute : vu qu'« il y a plus de corruption dans un block à New York qu'il n'y en avait dans un mile carré à Ninive, combien de temps croyez-vous qu'il faudra au Dieu du Sabbat pour détruire New York City et Brooklyn et le Bronx ? Sept secondes, sept secondes ! »

Frasques et décadences. Paradis artificiel, enfer de solitude, folie douce. Peu importe où on va, on ne peut plus aller nulle part ■

LILA AZAM ZANGANEH



New York vue par Michael Ackerman. PHOTOGRAPH

Petite bibliographie new-yorkaise

Chez les heureux du monde, d'Edith Wharton (1905)
Manhattan Transfer, de John Dos Passos (1925)
L'Or de la terre promise, de Joseph Roth (1934)
Ombres sur l'Hudson, d'Isaac Bashevis Singer (1957)
Last Exit to Brooklyn, de Hulbert Selby Jr (1959)
Le Bûcher des vanités, de Tom Wolfe (1987)
Outremonde, de Don DeLillo (1973)
Trilogie new-yorkaise, de Paul Auster (1985-1986)
Les Saisons de la nuit, de Colum McCann (1998)
A l'ombre des tours mortes, d'Art Spiegelman (2004)

La ronde des souvenirs d'Antonio Muñoz Molina

FENÊTRES DE MANHATTAN (Ventanas de Manhattan)
d'Antonio Muñoz Molina.
Traduit de l'espagnol par Philippe Bataillon,
Seuil, 348 p., 22 €.

New York est une ville imaginaire. Archétype de l'asile pour exilés, refuge des désirs de cité, mégapole des rêves. Un lieu mythique pour les écrivains en transit, magnifié par les narrations qu'il inspire. Quadrillée par les hommes de plume américains, cette fourmière fut aussi arpentée avec ivresse par des voyageurs tra-

qués ou vagabonds. L'étranger y cherche la trace de Fitzgerald au bar du Plaza, les chambres hantées par Kerouac à Greenwich Village, ou les endroits où Dorothy Parker allait noyer ses heures blêmes. Mais autant que par les ombres de ceux qui parlent la langue d'Hubert Selby, il est obsédé par celles d'Arthur Cravan au bras de Mina Loy, de Stefan Zweig en cavale, Saint-John Perse en exil, Céline à la recherche de Lola.

« On n'y entre qu'à pied, comme à l'église », écrivait Céline dans son *Voyage au bout de la nuit* en parlant de Manhattan. C'est la démarche adoptée par l'Espagnol Muñoz Molina, qui, des mois durant, a parcouru l'île sac au dos et crayon à la main, de musée en café, de marché en galerie d'art, de quartier en bar à jazz. Créateur, dans son œuvre vouée à la mémoire et au désir, d'une ville littéraire fictive nommée Magina, quelque part en Andalousie, Muñoz Molina avait romancé New York dans *Le Royaume des voix* (1), où le narrateur décrivait une ville mirage. Un espace onirique, sanctuaire de la liberté, des voyages et de l'amour. Un labyrinthe où retrouver les fantômes du passé et écouter les échos de Lou Reed, Otis Redding, Janis Joplin. Fiasque de Glenfiddich sur la table de nuit du Homestead Hotel, odeur de feuilles détremées dans Central Park, vaine attente d'une femme fugitive.

Ideologie disciplinaire

« J'entends les sirènes et les murmures de New York », écrivait Federico Garcia Lorca, de Harlem, en 1930. Attentif au rugissement, sourd vacarme qui monte de Manhattan, Muñoz Molina est cette fois immergé dans le réel, et dépeint ce que suggèrent en lui ses itinéraires hasardeux dans le tourbillon des foules, déambulations distillant « une espèce d'étourdissement de rotation planétaire », balades générant réminiscences sensorielles, fatras d'émotions et d'images intimes et universelles. Journal du dépaysement de

l'étranger immergé dans ce grouillement de toutes les couleurs de l'humanité, dans ce repaire de la modernité reflétant tous les mondes possibles, des jadis et des présents, des nostalgies et des terreurs, *Fenêtres de Manhattan* est le récit de la promenade d'un individu seul dans un espace d'effervescence (« personne ne vous regarde »), de la dérive physique et mentale d'un « citoyen invisible » qui, au cœur d'une capitale de l'anonymat, se sent « davantage [lui-même] que jamais, plus que n'importe où ».

« Je suis la chair et le sang de mon identité personnelle, une cer-

ville autour de moi contenait toutes les possibilités de la littérature et que tout ce que mes yeux voyaient méritait d'être célébré et raconté, les oiseaux dans les feuillages des tilleuls, les gens dans les cafétérias, les femmes qui commençaient à porter des minijupes... »

Nul angélisme. Muñoz Molina ne fait pas l'impasse sur l'autoritarisme administratif, la paranoïa d'un pays dont le contrôle d'immigration renvoie l'image dure, cruelle, d'une idéologie disciplinaire. Il ne fait pas non plus de son séjour un compte-rendu paradisiaque : il fut témoin de l'attentat perpétré un

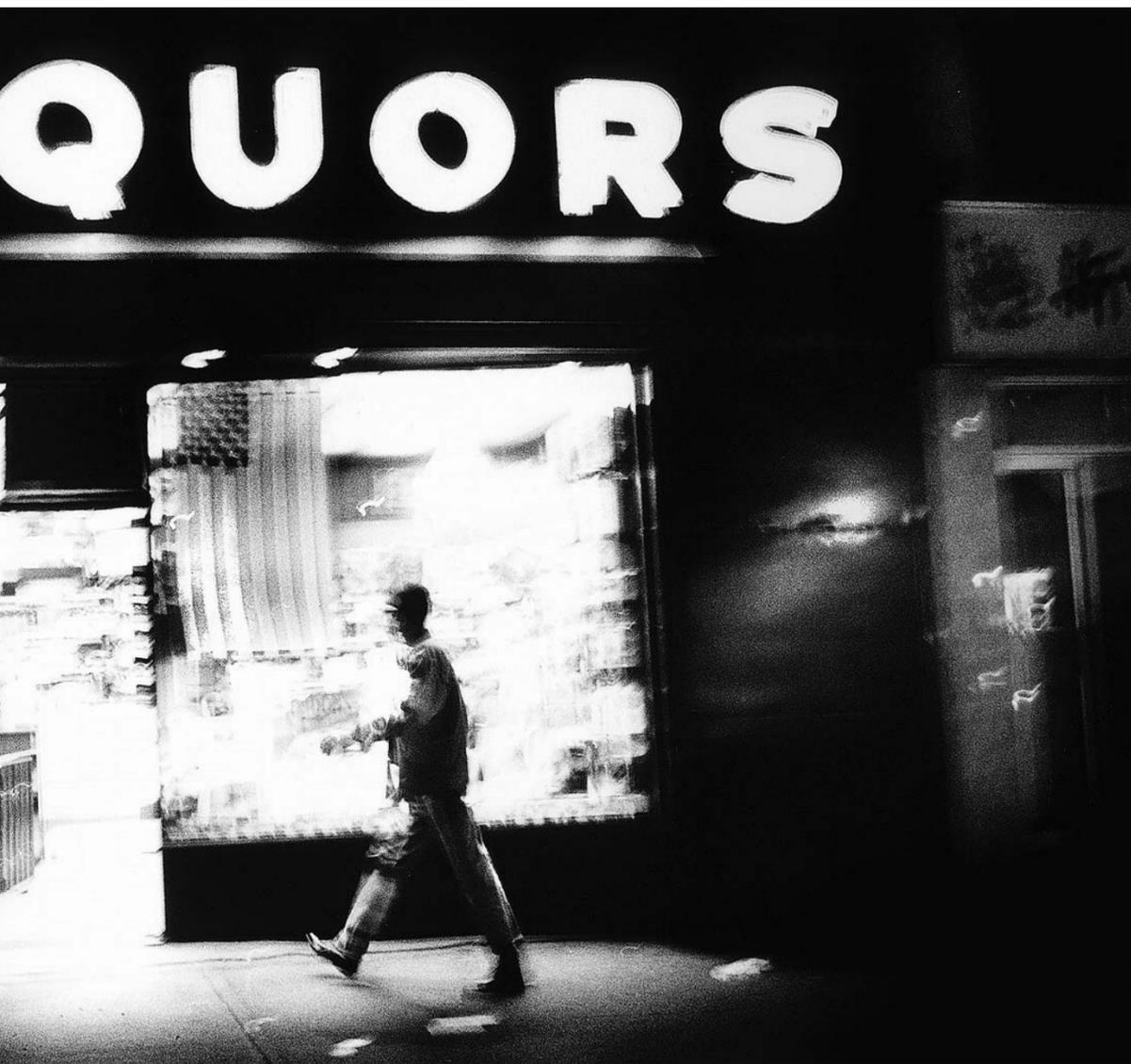


tain manière de se trouver dans le monde, de revivre le plus précieux et le plus décisif de ce qu'on a déjà vécu » : c'est avec un appétit de vivre inouï que Muñoz Molina arpente Manhattan, « Monsieur Personne » dégustant la ferveur de regarder, déguster, s'éblouir, se souvenir. Une cure d'émerveillement humain, mais aussi culturel : « Je revis à Manhattan l'état de transe que j'ai connu sur une plage de Grenade un soir d'été, alors que j'avais 25 ans, quand j'ai soudain découvert, lesté de ma légère biographie, que le spectacle de la

funeste jour de septembre contre les tours du World Trade Center et raconte longuement l'atmosphère qui s'abattit alors autour des ruines, migration, « agitation sans clameurs », malaise, panique, odeur d'enfer, « étrange lumière d'éclipse ».

Mais ce livre magnifique, ciselé de son style majestueux, cette houle limpide et musicale, puise l'essentiel de sa magie dans la polyphonie des références, la ronde des souvenirs, la manière dont l'observation quotidienne réveille des visions, des sons, des émotions, un univers que la

peinture, la musique, le cinéma et la littérature ont rendu mythique. Sans confondre clins d'œil et clichés, Muñoz Molina a l'art de nous plonger dans un tableau d'Edward Hopper en dépeignant une chambre d'hôtel, de ressusciter la « douce beauté pop de la vie moderne » en citant les toiles joviales de Roy Lichtenstein, de faire résonner la sébile agitée par Julius Rosenberg quant à la guerre d'Espagne, de voir les marcheurs de Giacometti errant dans les amas de ferraille fumante des Tours jumelles. New York, ici, est synonyme de l'Arthur's Tavern où trône un pianis-



PHOTOS DE MICHAEL ACKERMAN/AGENCE VU

Jerome Charyn, mémorialiste des Follies de Broadway

C'ÉTAIT BROADWAY (Gangsters and Gold Diggers : Old New York, the Jazz Age, and the Birth of Broadway), de Jerome Charyn.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Cécile Nelson. Denoël, 348 p., 22 €.

Même s'il réside depuis une dizaine d'années à Paris, on peut se demander si Jerome Charyn a vraiment quitté New York, tant la ville de son enfance (il est né dans le Bronx en 1937) hante son œuvre. Que l'on pense à la célèbre série des Isaac Sidel ou à ses récits autobiographiques, tout le ramène à cette cité qu'il a magnifiée dans *Metropolis* (Métropolis, 2001). *C'était Broadway*, chant plein de fureur et de nostalgie, né sur les décombres du 11-Septembre, constitue un parfait complément de cette ode intime. « Avec *Oussama, une nouvelle équation a vu le jour, selon laquelle rien (...) ne peut être pris pour acquis. (...) J'ai jeté mon dévolu sur un lieu en particulier, Broadway, qui avait tant fait pour définir New York. Son culot, sa mélancolie, son parler crépitant comme une mitrailleuse. Sa vénération (et son exploitation) de la beauté féminine remodelée par un Ziegfeld, qui inventa la Follies girl.* »

C'est donc à travers la Grande Voie blanche – un sentier d'Indiens devenu la colonne vertébrale de Manhattan – que Charyn nous entraîne d'un trait vif, nerveux, jazzy. Remontant aux Hollandais, le romancier-ethnologue passe en revue

les dates fondatrices (des premiers théâtres à la déferlante du ragtime avant 1914...) pour plonger au cœur de son propos : le Broadway moderne de la Prohibition (1920-1933), avec ses bâtisseurs : Flo Ziegfeld, créateur des Follies et des Chorus girl ; Sime Silverman, fondateur de *Variety* ; Damon Runyon, mémorialiste oublié de la Grande Rue ; William Randolph Hearst... Et tous ceux qui façonnèrent cette artère. A commencer par les *bootleggers* (flambeurs) et les gangsters « sans qui, écrit Charyn, il n'y aurait pas eu "l'âge du jazz" ». Il faut d'ailleurs lire les très belles pages qu'il leur consacre avec des portraits sensibles d'Arnold Rothstein, le financier de la pègre new-yorkaise, ou du trop méconnu Owney Madden, patron du Cotton Club, modèle du Gatsby de Fitzgerald. Et aussi les « hordes asiatiques » de comiques (Marx Brothers, Fanny Brice, la *Funny Girl* incarnée par Barbra Streisand...), de chroniqueurs mondains (Walter Winchell), de musiciens (Irving Berlin), de chanteurs (Al Jolson)... et aussi des femmes de légende, telles Zelda Fitzgerald ou Louise Brooks...

Dans cette fresque étincelante, Charyn rend un hommage appuyé aux artistes noirs, notamment au chanteur Bert Williams et à Jack Johnson, champion du monde de boxe et patron de *speakeasy* (bar clandestin), qui se heurtèrent au « racisme pervers » de Broadway. Ce tourbillon exubérant devenu aujourd'hui « un cirque sage » pour touristes. ■

CHRISTINE ROUSSEAU

Quand Soldati découvrait l'Amérique et son « colossal onanisme » CATTY

AMÉRIQUE, PREMIER AMOUR (America, primo amore) de Mario Soldati. Traduit de l'italien par Nathalie Bauer. Gallimard, « Le Promeneur », 264 p., 24,90 €.

En 1929, Mario Soldati avait 23 ans. Il venait de publier six nouvelles. Il s'embarque sur un paquebot en se récitant *L'Éducation sentimentale* et sa fameuse ellipse : « *Il voyagea. Il connut la mélancolie des paquebots...* » Et l'ombre de Frédéric Moreau le poursuit jusqu'à Times Square, où le rattrape « *le doux désespoir* » du héros de Flaubert.

La lecture d'*Amérique, premier amour* produit sur le lecteur un effet surprenant. Une première traduction avait paru en 1947, due à l'une des traductrices de Henry James, Marie Canavaggia, détail qui n'est pas sans intérêt quand on sait ce que Soldati devait à l'auteur de la *Scène américaine*.

En choisissant involontaire-

ment l'année 1929, Soldati découvrait une Amérique traumatisée. Il allait y faire des études, en bénéficiant d'une bourse de l'université Columbia. Déjà écrivain, il conçoit son livre comme une série de nouvelles plutôt que comme un reportage. Assez pudique sur sa vie privée, dont il ne fournit que des éléments stéréotypés, peu intérieur (si on le compare à *Terre lointaine* de Julien Green, il est vrai situé quelques années plus tôt), il va user d'une métaphore qui donne sens à son livre : il a pour ce pays l'aveuglement volontariste d'un premier amour, avec ce que cela implique d'effusions excessives, de mauvaise foi et de soudaine lucidité dans le revirement, le ressentiment et finalement l'abandon nostalgique. Son livre est tout entier construit sur cette métaphore, ce qui peut étonner un lecteur qui découvrirait par ce voyage l'œuvre du grand écrivain et cinéaste, mort en 1999.

Car si Mario Soldati a fini par être plus connu par son abondante filmographie – quatre

films rien qu'en 1951! –, ses romans, maintenant largement réédités après sa mort (par Salvatore Nigro, aux éditions Sellerio, en Italie, où ils connaissent un succès grandissant, et par Patrick Mauriès, qui les fait tous retraduire aux éditions du Promeneur), révèlent un conteur à la fois ironique et réflexif, que ne laissent pas soupçonner des films parfois conventionnels, en dépit de la collaboration de Pavese, Pasolini, Bassani et Moravia.

Raccourcis lumineux

Le cinéma, on ne s'en étonnera pas, occupe une certaine place dans cet essai. Un art auquel il est en train de s'initier quand il rédige le livre à son retour des Etats-Unis, et qu'il dépeint dans des couleurs assez amères, plus représentatives, dira-t-il plus tard, de ses déconvenues de scénariste débutant que de ses premières impressions de spectateur.

Sur le cinéma, Soldati a déjà des mots justes. Sa pensée synthétique, frappante chez un

auteur encore jeune, son amour de la formule, lui inspirent des raccourcis lumineux. « *Amérique aride, donc, ennuyeuse Amérique, excite, prépare à la folie. Et parfois, inversement, il suffit peut-être à la résoudre, à l'apaiser. Qu'on pense au théâtre élisabéthain. Cette activité, tantôt morbide, tantôt salutaire, est peut-être le secret de l'industrie cinématographique américaine.* »

Soldati va rapidement au cœur des choses. Toute sa réflexion, plutôt amère, sur le cinéma est issue d'un long raisonnement sur la chasteté, la santé, la discipline, le puritanisme américains tels qu'il les percevait : « *L'intelligence des Américains, si dépourvue de sensations, leur vie machinale et régulière, leur fameuse efficiency, organisation, dirions-nous, ont justement le caractère hautain, diabo-*

lique et triste de la connaissance abstraite. On y supplée avec la littérature policière et le cinéma : des sensations imaginées, des aventures vécues par procuration. Les passions de l'Amérique sont réduites à un colossal onanisme. »

Mais Soldati est aussi un observateur des rues, du métro, de Harlem, des salles de bal, des quartiers dévastés et très pauvres, des affiches, de l'architecture. Le peintre et écrivain Carlo Levi, auteur du *Christ s'est arrêté à Eboli*, avait dessiné la couverture de l'édition originale (encore visible sur l'édition de poche Mondadori de la version

italienne), ainsi décrite par Mario Praz : « *Une fascinante diabolie est couchée sur la couverture du livre en une attitude de repos, même si ses jambes semblent se balancer dans l'air comme des baudruches gonflées de vent ; au-dessus, une sorte de projection astrale ou métaphysique de la même créature engendre, de son giron, l'orgue spectral des gratte-ciel de Manhattan.* » C'était en mai 1935, à Turin. Carlo Levi dessina cette image prémonitrice (la tête cornue est entre deux tours) sous les yeux de la police fasciste venue l'embarquer parce qu'il était juif. ■

RENÉ DE CECCATTY

La détresse à l'ombre des gratte-ciel

CHRONIQUES DES QUAIS (The Waterfront Journals) de David Wojnarowicz. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Laurence Viallet, éd. Désordres/Laurence Viallet, 194 p., 18,90 €.

Source d'inspiration, New York l'a été de bien des façons, mais rarement de manière aussi ténébreuse et violente, aussi souterraine, inquiétante et pourtant bouleversante que chez David Wojnarowicz. Ecrites dans les années 1970 et au début des années 1980, ces *Chroniques des quais* font surgir une ville située aux antipodes de la cité flamboyante des hauts : celle des clochards et des âmes en peine, des enfants qui font le tapin, des travelos, des chômeurs et de toute une monstrueuse détresse tapie à l'ombre

des gratte-ciel. David Wojnarowicz, lui-même enfant pauvre, prostitué dès l'âge de 9 ans et mort du sida en juillet 1992, à 38 ans, ne s'est pas contenté d'être un écrivain et un poète. Dans sa fièvre de création, il a aussi pratiqué la sculpture, la peinture, la photographie, la vidéo et la performance. Mais c'est sans doute par l'écriture qu'il est allé le plus loin dans l'exploration des profondeurs, comme le montrait déjà son précédent livre, *Au bord du gouffre* (1).

Déchirante solitude

Pour dire la violence faite aux enfants, l'amertume des désirs sexuels jamais assouvis, les rescacs de la pauvreté, la solitude de qui a vu sa vie basculer dans le fossé, Wojnarowicz a choisi la forme du fragment. Aussi ces chroniques forment-elles un ensemble

atomisé, bien que parfaitement cohérent, suite de portraits anonymes, titrés, précisément, comme de véritables tableaux (« *Fugueuse de quatorze ans* », « *Femme d'une vingtaine d'années à Times Square* », « *Homme le soir de Noël sous la pluie le long de l'Hudson à 3 heures du matin* ») – ou plutôt comme des instantanés photographiques, avec cette manie de la précision temporelle qui inscrit le portrait dans l'ordre du récit. Car ce sont des histoires qui se racontent là, sous forme de monologues adressés à un interlocuteur lui aussi anonyme. Des bouts d'existence arrachés à l'obscurité, cadre naturel de ces rencontres dont beaucoup se produisent de nuit, principalement à New York, mais aussi dans d'autres coins des Etats-Unis.

Histoires vraies, comme l'affirmait l'auteur ou inven-

tées ? Les deux sans doute, et là n'est pas l'essentiel. Le plus important, c'est la force poétique et le rythme brûlant de ces textes, dont certains sont d'une extraordinaire crudité ou d'une brutalité terrifiante. Ainsi du chant de cette « *jeune femme dans un café du Lower East Side* », qui rêve de « *faire un film sur une femme qui tue quelqu'un (...), le massacre, le démembrer, lui ouvre le ventre (...), et après tout ça elle s'assoit au milieu de tout ça, les vêtements et les mains et le visage couverts de sang et elle se met à chialer* ». Fiévreuses, apocalyptiques, les voix qui s'élèvent de ces chroniques sont celles de la fin d'un monde.

R. R.

(1) *Le Serpent à plumes*, « *Désordres* », 2004, et *10/18 n°3848*.

Hédi

Généalogie d'un faux

Peu avant sa mort le 3 janvier 2005, le dessinateur américain Will Eisner avait achevé un « roman graphique » dénonçant la supercherie des « Protocoles des sages de Sion »

LE COMLOT. L'HISTOIRE SECRÈTE DES « PROTOCOLES DES SAGES DE SION »

de Will Eisner.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pierre-Emmanuel Dauzat, préface d'Umberto Eco, Grasset, 160 p., 19 €.

L'APOCALYPSE DE NOTRE TEMPS

d'Henri Rollin.

Allia, 832 p., 25 €.

On dit les faits têtus, mais les faux, eux, sont parfois entêtants. Il suffit de songer aux *Protocoles des Sages de Sion* et à leur désespérante postérité. Prétendument authentiques, ils se présentent comme le procès-verbal de vingt-quatre « conférences » dans lesquelles un haut dignitaire juif, non identifié, expose devant un cénacle de conjurés (les « Sages de Sion ») son plan secret de mainmise sur le monde. Ils furent publiés à l'été 1903 dans le quotidien antisémite de Saint-Petersbourg *Znamia* (Le Drapeau), puis en volume en 1905. Un siècle après, ce faux a la vie dure. A l'heure du retour en force des théories du complot (voir *Le Monde 2* du 5 novembre) et de l'essor d'Internet, les *Protocoles* continuent d'être traduits, édités, lus et crus dans de nombreux pays, pas seulement arabo-musulmans. En France, leur distribution et leur mise en vente sont interdites depuis 1990.

L'imposture a pourtant été dénoncée de longue date. La récente réédition chez Allia de *L'Apocalypse de notre temps* le rappelle. Publié chez Gallimard en septembre 1939, ce monument d'érudition fut mis au pilon par les Allemands dès le début de l'Occupation. Rédigé par Henri Rollin, ancien membre des services secrets devenu spécialiste du monde russe au quotidien *Le Temps*, l'ouvrage est une arme de réfutation massive dirigée contre les *Protocoles*. Avec une rigueur implacable, l'auteur montre comment une « mystification mondiale » est devenue « l'un des livres sacrés », pour ne pas dire « l'Apocalypse de la nouvelle foi aryenne ». Il rappelle qu'Hitler, dans *Mein Kampf*, recommandait chaude-

ment la lecture des *Protocoles* : « Le jour où il sera devenu le livre de chevet d'un peuple, le péril juif pourra être considéré comme conjuré. »

L'exégèse des *Protocoles*, commencée dès les années 1920, n'a jamais cessé. Pour quel résultat ? La réponse se trouve sur la dernière planche du *Complot*, l'album que le dessinateur américain Will Eisner eut tout juste le temps d'achever avant de mourir, le 3 janvier 2005, à l'âge de 87 ans. Ironie de l'histoire, l'album paraît aujourd'hui chez Grasset, qui, dans l'entre-deux-guerres, publia plusieurs éditions des *Protocoles*. Page 128, donc, sur fond de synagogue en flammes, le créateur du *Spirit* a inscrit cette phrase lapidaire : « 2004. Les Protocoles des Sages de Sion continuent de se vendre en librairie à travers le monde. » Autour, quelques dépêches voltigent. Elles relatent des actes antisémites récents, commis pour la plupart aux Etats-Unis. Le choix n'est pas fortuit. L'auteur a pu prendre la mesure du succès rencontré par les *Protocoles* sur le sol américain, comme en témoigne un épisode raconté quelques pages plus tôt.

La scène en question se passe en 2001, sur le campus de l'université de San Diego (Californie). Pendant une manifestation, des étudiants appartenant à une « association ethnique » célèbrent les *Protocoles*. Eisner se représente allant à leur rencontre pour tenter de les dessiller. Face à lui, les regards sont haineux : « Les juifs sont derrière toutes les saletés qui arrivent aujourd'hui ! », hurle un des étudiants. Eisner, pédagogue, explique que les *Protocoles* sont une supercherie. « Vous ne vous sentez pas un peu idiot de gober ce mensonge ? » La démonstration sème le trouble. Soudain, une jeune femme coiffée d'un voile contre-attaque : « Même si c'est un faux, les gens devraient le lire parce qu'il démasque les juifs. » Un de ses camarades surenchérit : « Vous êtes juif, c'est ça ? » La dernière image de la série montre Eisner de dos, pétrifié, tête baissée, tandis que la manifestation reprend, comme si rien ne s'était passé.

Voilà un incident qui aurait découragé plus d'un homme de bonne volonté. Eisner, au contraire, y voit la confirmation de son diagnostic : « Au fil des ans, des centaines de livres et d'articles



Planche extraite de l'album « Le Complot. L'histoire secrète des Protocoles des Sages de Sion ». GRASSET

savants ont dénoncé l'infamie des *Protocoles*. Le plus souvent, cependant, ces études sont l'œuvre d'universitaires et s'adressent à des spécialistes ou à des lecteurs déjà convaincus de la fraude. » C'est parce que les flèches ont manqué leur cible que le dessinateur s'est lancé dans la bataille : « J'ai passé ma vie à mettre le dessin au service de la narration. Avec l'acceptation généralisée de ce vecteur de la littérature populaire, l'occasion se présente d'attaquer de front cette propagande dans un langage plus accessible. » L'ambition n'étonne pas de la part d'un artiste qui n'a cessé de défendre la fonction didactique de la bande dessinée.

Pour exposer l'« histoire secrète » des *Protocoles*, Eisner privilégie la simplicité, au détriment de la subtilité. Il présente comme établies des hypothèses historiographiques qui, pour être solides, n'en restent pas moins débattues, qu'il s'agisse de l'identité du faussaire, Golovinski, ou de celle du commanditaire, Ratchkovski, le chef des services extérieurs de l'Okhrana (la police secrète tsariste) (1). Sous le crayon d'Eisner, les « méchants »

ont la tête de l'emploi et les idées claires. « Et si paraissait un document prouvant que la modernisation fait partie d'un complot juif ? », demande un courtisan « conservateur » de Nicolas II. « Mais où trouver un tel document ? Je n'en connais aucun », s'inquiète son complice. « Pas de problème ! Nous allons en fabriquer un dans nos services secrets. L'Okhrana va s'en charger en France. » On aura compris que les dialogues vont droit au but, mais c'est la loi du genre.

Démonstration par l'image

La démonstration par l'image n'en est pas moins percutante. Par exemple quand le dessinateur met en vis-à-vis les *Protocoles* et le texte dont ils sont le plagiat grossier, le *Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu*, un pamphlet publié à Bruxelles en 1864 par Maurice Joly, un opposant à Napoléon III. Eisner n'est pas le premier à avoir mis les deux textes en regard. Henri Rollin et d'autres l'ont fait avant lui. Mais la forme même du « roman graphique », avec ses effets de mise en scène quasiment cinématographiques,

rend le parallèle entre l'original et la copie saisissant.

La bande dessinée au service de l'histoire contemporaine ? La démarche rappelle Art Spiegelman et sa série *Maus* sur la Shoah, ou encore Jacques Tardi et ses évocations de l'enfer des tranchées. Dans le cas d'Eisner, on veut croire à la vertu éducative du geste, même si l'on garde en mémoire l'avertissement de Jean-Paul Sartre : « Si donc l'antisémite est (...) imperméable aux raisons et à l'expérience, ce n'est pas que sa conviction soit forte ; mais plutôt sa conviction est forte parce qu'il a choisi d'abord d'être imperméable. » (*Réflexions sur la question juive*, 1946).

THOMAS WIEDER

(1) Pour prendre la mesure du débat historiographique contemporain, lire « Les Protocoles des Sages de Sion. Faux et usages d'un faux », de Pierre-André Taguieff (nouvelle édition Berg International/Fayard, 2004) et Cesare De Michelis, « The Non-Existent Manuscript. A Study of the Protocols of the Sages of Zion » (University of Nebraska Press, 2004).

Images pieuses de la haine antisémite

LA CARTE POSTALE ANTISÉMITTE. DE L'AFFAIRE DREYFUS À LA SHOAH

de Joël Kotek et Gérard Silvain.
Préface de Marie-Anne Matarad-Bonucci, postface de Pierre-André Taguieff, Berg International, 320 p., 39 €. En librairie le 2 décembre

En 1892, à l'occasion du lancement de *La Libre Parole*, une carte postale est éditée. Elle représente le fondateur du quotidien, Edouard Drumont, l'auteur de *La France juive*, brûlot antisémite paru en 1886 et devenu un best-seller. Vêtu d'un tablier et armé d'une cuiller, Drumont surveille un méchoui très spécial : sur la broche, un vieil homme est dévoré par le feu. Il a le menton pointu

et le nez recourbé. Tout le monde aura reconnu « le » juif.

Entre la fin du XIX^e siècle et la seconde guerre mondiale, des milliers de cartes postales antisémites ont été fabriquées en Europe et aux Etats-Unis. Joël Kotek et Gérard Silvain en ont sélectionné près de six cents pour réaliser cet album littéralement stupéfiant. Il y en a pour tous les goûts, si l'on peut dire.

« Miroir des réalités »

En noir et blanc ou en couleurs, photographiques ou dessinées, muettes ou légendées, elles puisent aux différentes sources de la judéophobie, de l'antijudaïsme chrétien à l'antisémitisme racial en passant par l'anticapitalisme populaire. Leur caractéristique ? « Enonce[r] sur un mode synthétique ce que la prose des idéologues assène laborieuse-

ment », explique l'historienne Marie-Anne Matarad-Bonucci dans sa préface.

On comprend, dès lors, que la carte postale soit un précieux « miroir des réalités et des pratiques nationales de l'antisémitisme ». Si les mêmes thèmes semblent déclinés à l'infini (le juif magouilleur, voleur, ploutocrate, complotteur, traître, sale, etc.), leur expression varie. Les auteurs opposent une veine « anglo-saxonne », volontiers humoristique, à une veine « germano-slave », où la haine raciste s'exprime sans détour avant même la montée du nazisme. La France de la III^e République occupe une « place intermédiaire » : « Ici, l'hostilité au juif puise davantage dans le vieux fonds chrétien, même si, avec l'affaire Dreyfus, l'antisémitisme connaît un véritable âge d'or. »

Pour ne pas délaissier le terrain de l'imagerie populaire, alors en plein essor, certains éditèrent des cartes « philosémites ». Mais elles sont beaucoup moins nombreuses et parfois maladroitement, voire franchement de mauvais goût. « Il paraît évident que les puissantes et nuisibles représentations – véritable langue antijuive universelle – ont joué un rôle majeur dans l'imprégnation des esprits et les ont préparés à accepter, de façon inconsciente bien souvent, l'inacceptable. »

T. W.

Signalons également *Antisémythes. L'image des juifs entre culture et politique (1848-1939)*, sous la direction de Marie-Anne Matarad-Bonucci, éd. Nouveau Monde, 464 p., 34 €.

Pierre Birnbaum exhume des prières récitées dans les synagogues de Louis XIV à nos jours

A Dieu, au roi et à la République

Raconter l'histoire intime d'un modèle théorique pour en tirer des leçons politiques, tel est le projet d'un livre où Pierre Birnbaum conjugue ses talents autour d'une matière qui dormait dans des cartons d'archives rarement ou jamais ouverts : les prières récitées dans les synagogues françaises du siècle de Louis XIV à nos jours en faveur du roi, de l'empereur ou de la République.

Pour comprendre cette histoire, il faut remonter jusqu'aux injonctions du prophète Jérémie aux exilés de Babylone : « *Bâtissez des maisons et habitez-les (...). Travaillez à la prospérité de la ville (...)* et implorez Dieu en sa faveur ; car sa prospérité est gage de votre prospérité. » Le modèle est toutefois beaucoup plus tardif : « *Qu'ils soient des serviteurs des rois et non pas des serviteurs des serviteurs.* » Voilà un principe politique pour un peuple dispersé parmi les nations : une alliance verticale avec les princes où s'échangeant loyauté et protection sur fond de méfiance envers des populations jugées promptes à la violence.

Confiante dévotion

Pierre Birnbaum voit dans la France la terre d'élection de cette « *alliance royale* » : l'Etat s'y est construit avec la monarchie absolue et a traversé sans encombre les révolutions ; les rois avaient compris que les juifs de cour leur étaient un appui précieux, et la République retiendrait la leçon. Ce qu'il a découvert étonne, intrigue et parfois terrifie. Une prière de 1706 en faveur de Louis XIV, puis bien d'autres pour ses successeurs. Plus tard, et après des hésitations aux époques révolutionnaires, les bénédictions pour la République, ou la Tefila du soldat : « *Bénis nos armées qui com-*

battent pour l'honneur et le salut de la patrie, accorde-leur la victoire due à la plus sainte des causes. » Mais aussi la fin d'une lettre du rabbin Netter au maréchal Pétain, en novembre 1941 : « *Que Dieu protège la France et bénisse l'effort du Chef de l'Etat qui lui a consacré sa vie entière.* »

On croise quelques dissidents, qui voyaient surgir dans la France de l'Affaire Dreyfus des « *pharaons au petit pied* ». Ainsi Isaïe Levaillant, préfet de police devenu rédacteur en chef de *L'Univers israélite*, prévenant en 1898 que « *nous aurons les antisémites cléricaux et les antisémites socialistes, les antisémites boulangistes et même les antisémites républicains* », avant de décréter une sorte d'état d'urgence : « *Quand l'orage sera passé, nous philosopherons. En attendant, il faut nous défendre.* »

Ceux-là avaient compris un piège de l'alliance verticale dont Hannah Arendt ferait l'une des clés de son analyse de l'antisémitisme dans *Les Origines du totalitarisme* : perçus comme symboles de l'argent et du pouvoir, les juifs de cour puis d'Etat, objets de la vindicte de foules manipulables, se trouveraient privés des moyens de se défendre à la moindre défaillance de leurs supposés protecteurs.

C'est à cette aune que Pierre Birnbaum décrypte des signes du présent : multiplication d'actes antisémites depuis la profanation du cimetière de Carpentras en 1990, banalisation de propos du même ordre au nom d'une

licence littéraire (Renaud Camus) ou d'un droit à l'humour (Dieudonné), dérive des critiques de la politique israélienne ; mais aussi lassitude des protestataires, baisse de vigilance, affaiblissement de l'autorité publique. Car tel est pour lui le plus lourd de conséquences : un Etat « *groggy* » de s'être délesté d'une part de ses prérogatives en faveur des pouvoirs locaux et d'une autorité supranationale ; une Europe encore incapable de se substituer à lui. Dans cette sorte d'apesanteur, on le sent tenté de devenir plus républicain qu'il ne l'était dans sa *France imaginée* (Fayard, 2003). Mais il sait aussi que la nostalgie est mauvaise conseillère et qu'il se pourrait que la République protectrice n'ait été pour partie qu'imaginai-

re. Brisant une dévotion trop confiante envers les rois ou l'Etat, faudrait-il « *prier pour le peuple* » ? Ce serait faire preuve d'une vision trop optimiste de l'histoire. Devrait-on alors se contenter de croire que le pire n'est pas certain et parier sur des solidarités horizontales au sein de sociétés pluralistes s'acclimatant à la diversité des cultures ? Tirant les leçons d'un passé moins lumineux qu'il ne semblait tout en décrivant les périls d'un futur encore indéchiffrable, ce livre donne à penser que la sagesse théorique consiste parfois à savoir bien poser les questions tandis que la vertu politique par excellence demeure la prudence. ■

PIERRE BOURRETZ



PRIER POUR L'ÉTAT. Les Juifs, l'alliance royale et la démocratie, de Pierre Birnbaum. Calmann-Lévy, 224 p., 19 €.

ZOOM



LE PASSÉ, MODES D'EMPLOI Histoire, mémoire, politique

d'Enzo Traverso. Célébré, muséifié, enrôlé, le passé est omniprésent dans l'espace public. A travers de nombreux exemples venus du sombre XX^e siècle (Shoah, fascismes, colonialisme), Enzo Traverso analyse avec clarté et concision les interférences, les tensions et la discordance des temps entre écriture historique et mobilisation mémorielle. Il revient sur les débats intellectuels concernant la place du témoin et la tâche de l'historien, abusivement promu juge ou encore écrivain, dans une confusion entre narration et fiction. Récusant les usages

politiques du passé, il oppose une mémoire vive, sensible à toutes les oppressions, aux obsessions commémoratives. Enfin, au terme d'une réflexion synthétique sur le sens et les dérives du mot révisionnisme, il propose de l'abandonner au profit d'une histoire critique. *N. L.*

La Fabrique Editions, 138 p., 14 €.

CLASSER/PENSER/EXCLURE. De l'eugénisme à l'hygiène raciale

Conçu par Rita Thalman, Yves Ternon et Georges Bensoussan, ce numéro de la *Revue d'histoire de la Shoah*, auquel ont participé une douzaine d'historiens français, anglais, autrichiens et allemands, interroge les origines des idéologies raciales du XX^e siècle dans l'Europe des années 1860-1940, notamment les théories de l'eugénisme et du racisme biologique ou dans les dérivés du darwinisme qui avaient abouti à un classement des individus selon leur utilité sociale, avec le rejet conséquent des vies sans valeur. *P. K.* *Revue d'histoire de la Shoah*, n° 183, 17, rue Geoffroy-l'Asnier, 75004 Paris, 570 p., 19 €.



SIÈCLE, 100 ans de rencontres intellectuelles, de Pontigny à Cerisy

A l'occasion du cinquantenaire du Centre culturel international de Cerisy-la-Salle (CCIC) en 2002, un colloque sur les sociabilités intellectuelles contemporaines, mises en perspective avec les exemples des décades de Pontigny (1910 à 1939), puis des colloques de Cerisy (depuis 1952), a réuni des historiens, des sociologues, des philosophes, des psychanalystes, des spécialistes des sciences humaines et sociales, des scientifiques et des prospectivistes. Les actes de cette décade pluridisciplinaire viennent d'être publiés par l'IMEC, où sont déposées les archives du CCIC. Chacun des 37 contributeurs – dont Alain Touraine, Michel Trebitsch, Maurice de Gandillac, Kostas Axelos, Jean Ricardou, Georges-Emmanuel Clancier, Rémy Rieffel, Michel Wieworka – analyse ce que Jacques Derrida a nommé « *l'expérience contre-institutionnelle de Cerisy* ». Celui-ci rappela en effet que c'est à Cerisy qu'il avait, ancien élève de Maurice de Gandillac, pris pour la première fois la parole en public, en 1959. Avant sa disparition, ce ne sont pas moins de quatre colloques qui ont été consacrés à différents aspects de sa pensée, colloques qu'il irrigua de sa présence et de sa parole... *P. K.* IMEC, abbaye d'Ardenne, 14280 Saint-Germain-la-Blanche-Herbe, 540 p., 30 €.

LA FEMME POSSÉDÉE. Sorcières, hystériques et personnalités multiples, de Jacques-Antoine Malarewicz

Psychiatre, spécialiste de l'approche systémique et des techniques éricksonniennes, Jacques-Antoine Malarewicz a étudié, dans trois de ses dimensions historiques, le phénomène de la possession féminine. Pour Edgar Morin, qui a écrit la postface de cet ouvrage, il s'agit « *d'un voyage à la fois continu et discontinu dans les arcanes de l'esprit humain, non seulement de l'esprit féminin réputé capable de sorcellerie, mais aussi de l'esprit masculin, qui isole et circonscrit dans le féminin sorcellerie, hystérie, multipersonnalité* » *P. K.* Ed. Robert Laffont, 424 p., 21 €.



CONSTRUIRE SA MAISON,

de John Burroughs. Alliance de poésie, de contemplation, d'observation sensible, de philosophie naturaliste, *Construire sa maison* est un petit essai composé en 1876 qui conserve aujourd'hui toute sa modernité quant aux rapports de l'individu à la nature. « *L'homme qui s'oublie lui-même est l'homme selon notre cœur et l'habitation qui s'oublie elle-même (...)* est celle qui comble l'œil. » Partant de ce postulat, l'écrivain naturaliste John Burroughs (1837-1921) rejette tout geste architectural, toute marque ostentatoire sujette à blesser le regard d'autrui, pour prôner « *la beauté négative* » qui s'accorde à l'existence intime des êtres et des choses. Du choix de l'emplacement de sa demeure en accord avec la nature à celui des matériaux (qui nous donne de belles pages sur la pierre), ce court texte permet surtout de découvrir pour la première fois en France cet écrivain naturaliste qui, à l'instar de John Muir ou d'Henry David Thoreau, s'est élevé contre l'industrialisation forcée de nos sociétés. *Ch. R.*

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) et présenté par Joël Cornuault, éd. Premières Pierres (24, rue Edmond-Nocard, 94410 Saint-Maurice), 60 p., 13,50 €.

La correspondance de captivité d'Alfred Dreyfus et de sa femme Lucie Lettres de Cayenne

ÉCRIS-MOI SOUVENT, ÉCRIS-MOI LONGUEMENT... Correspondance de l'île du Diable (1894-1899),

d'Alfred et Lucie Dreyfus. Edition établie par Vincent Duclert, avant-propos de Michelle Perrot, Mille et une nuits, 584 p., 19 €.

Il est originaire d'Alsace, elle de Lorraine. Ils se marient en 1890 à Paris, à la synagogue de la rue de la Victoire. Elle a 20 ans, lui 30, et leur avenir semble tout tracé : Alfred, polytechnicien, est promis à une belle carrière militaire, Lucie sera une épouse fidèle et une mère aimante. Mais l'his-

toire – celle « *avec sa grande hache* » comme disait Pérec – ne tarde pas à les rattraper. En octobre 1894, Alfred est accusé de haute trahison. Pendant cinq ans, le plus célèbre prisonnier de France, relégué sur l'île du Diable, au large de la Guyane, sera le héros involontaire d'une affaire d'Etat qui portera bientôt son nom : Dreyfus.

Séparés, les époux ne communiquent désormais que par lettres, les « *seuls moments de bonheur* » d'Alfred (lettre à Lucie, 28 janvier 1895). Quand elles ne sont pas censurées, elles sont transcrites, tant on soupçonne l'écriture manuscrite de l'auteur présumé du fameux bordereau ! On

connaissait la plupart des lettres d'Alfred, publiées dès « l'Affaire », mais on ignorait presque tout de celles de Lucie. La correspondance « *croisée* » des deux époux – 463 lettres – est enfin publiée, dans une édition critique magistrale due à l'historien Vincent Duclert. On redécouvre les qualités d'Alfred, constatant à quel point elles sont aussi celles de Lucie : courage, combativité, sens de l'honneur. On mesure surtout le rôle crucial que joue la femme amoureuse dans la bataille pour la vérité et la justice, préparant le terrain pour la réhabilitation de son mari, qui n'aura lieu qu'en 1906.

T. W.

Carl Schmitt, un antisémite trop respecté

Inutile de prendre des gants. L'homme en question ne s'est jamais gêné pour faire l'éloge des lois raciales du Troisième Reich ni pour célébrer la grandeur de Hitler. Quand, pour la première fois, une « *loi sur la protection du sang allemand et de l'honneur allemand* », proclamée à Nuremberg en septembre 1935, tente de définir les juifs et de les parquer dans une zone de non-droit, aussitôt Carl Schmitt, l'éminent juriste du moment, s'enthousiasme de cette « *Constitution de la liberté* », dirigée contre ceux qu'il nomme les « *parasites de l'Allemagne* ». L'année suivante, le même Carl Schmitt dénonce encore « *l'infection juive* » et entreprend d'en purifier la science juridique allemande. « *Pour nous, dit-il, un auteur juif n'a pas d'autorité* ».

Débarrasser le droit allemand de toute influence juive, c'est pour Carl Schmitt y pourchasser la légalité formelle et l'universalité. Ces

abstractions ont pour envers le chaos, qu'en réalité ces ennemis veulent engendrer. Car les juifs, pour Schmitt, seraient essentiellement trompeurs. Champions du « *changement de masque d'une perfidie démoniaque* », ils organiseraient en secret la vaste supercherie de l'universalisme. « *Qui dit humanité veut tromper* », écrit-il. En apparence, des valeurs universelles. En fait, les intérêts de la seule communauté juive. A l'ignominie raciste, Schmitt ajoute l'abjection intellectuelle et les dérives délirantes du complot.

De nos jours, certains répondent benoîtement : ce ne fut qu'un épisode limité, une compromission de façade, un nazisme par opportunisme. Les mêmes, ou d'autres, ajoutent que l'homme était à facettes – catholique, conservateur, esthète, théologien, et aussi, entre autres, plus ou moins, antijuif. Somme toute, son

antisémitisme représenterait... quoi ? 18 % de sa pensée ? Le livre de Raphael Gross ne permettra plus de conserver ces piètres lignes de démarcation. Au fil de rigoureuses démonstrations, impeccablement documentées, il établit

CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

que Carl Schmitt fut toute sa vie antisémite, avec constance et virulence, et que là réside l'axe central de l'œuvre.

En 400 pages s'égrènent les obsessions antisémites du juriste, bien avant et bien après son engagement nazi. 1912-1915 : une vingtaine d'années avant Nuremberg, dans son journal, récemment publié, Schmitt traite notamment les juifs de « *dangereuses canailles* » et d'autres noms bien pires.

Entre 1947 et 1951, après la Shoah, le penseur, qui mourra en 1985, à 97 ans, continue d'écrire, dans ses notes personnelles : « *Le Juif est le véritable ennemi*. » Ces textes ne furent pas publiés tout de suite. Ils sont à présent disponibles, en allemand comme en français. Il convient de les lire, même s'ils donnent la nausée, pour savoir à qui on a vraiment affaire. Car ce penseur de la philosophie du droit devient une référence. Ses travaux figurent dans les catalogues des meilleurs éditeurs français, sont enseignés un peu partout, et même de plus en plus étudiés et commentés. Comment se fait-il que Carl Schmitt ait réussi à n'être presque plus perçu comme un penseur antisémite ? Après guerre, il a pris le contrôle de sa lecture officielle, dans une Allemagne où on évitait systématiquement la réalité des discours meurtriers tenus sous le Reich, tout en condamnant hautement des

erreurs d'ensemble et des horreurs globales. Reste la question décisive : peut-on séparer son œuvre théorique de sa haine des juifs ? Si c'était un cuisinier, on pourrait envisager de conserver ses recettes tout en jetant son racisme. Mais pour un penseur du droit, un théoricien de la philosophie politique, est-ce possible ? Serait-ce sérieux ? Evidemment, de bonnes âmes, ou perverses ou naïves, viendront pleurnicher. Carl Schmitt avait déjà préparé la posture de victime : « *On ne me traite toujours qu'injustement.* » En l'occurrence, être respectueux, là serait l'injustice. ■

CARL SCHMITT ET LES JUIFS

de Raphael Gross. Traduit de l'allemand et présenté par Denis Trierweiler. Préface d'Yves Charles Zarka. PUF, « *Fondements de la politique* », 402 p., 39 €.

Manchette, Villard, Rouaud, Malet : quand des auteurs de BD adaptent des œuvres romanesques...

Vive les romans dessinés !

LE PETIT BLEU DE LA CÔTE OUEST, de Jacques Tardi,

les Humanoïdes associés, 88 p., 15,50 €.

ROUGE EST MA COULEUR, de Chauzy et Villard,

Casterman, 56 p., 13,75 €.

LES CHAMPS D'HONNEUR, de Jean Rouaud et Denis Deprez,

Casterman, 64 p., 13,75 €.

LA VIE EST DÉGUEULASSE, de Léo Malet, Daoudi et Bonifay,

Casterman, 56 p., 9,80 €.

Une Mercedes roule sur le périph' parisien, une K7 du quintette de Bob Brookmeyer en fond sonore. Au volant, Georges Gerfaut. Cadre commercial, la quarantaine, les nerfs abîmés par le blues et les barbituriques. Toute l'atmosphère du *Petit Bleu de la côte ouest*, roman de Jean-Patrick Manchette adapté en BD par Jacques Tardi, est dans ces premières images. Un imbroglio urbain, une voiture, un homme seul, la nuit. Mais la « vie merdique » de Gerfaut a été chahutée par un accident, par une tentative de meurtre, puis par une tuerie. Le « malaise des cadres » de la fin des années 1970, version Manchette-Tardi, n'a rien à voir avec un couv' du *Nouvel Obs*. L'ennui y est lancinant, le récit sec comme un coup de trique. Le trait de Tardi confine à l'épure, comme le lyrisme. Une autre œuvre surgit, à la fois proche et différente du roman.

« Il y a une sorte de platitude, de quotidienneté qui est la marque de ce livre de Manchette, une banalité parfois difficile à dessiner mais qui permet de donner de l'amplitude aux scènes de violence », explique le « père » d'Adèle Blanc-Sec, qui n'en est pas à sa première adaptation littéraire – après *Voyage au bout de la nuit*, de Céline, *Jeux pour mourir*, de Géo-Charles Véra, ou *Le Cri du peuple*, de Jean Vautrin, dont l'intégrale vient de paraître (Casterman, 69 euros, avec un CD de chants de la Commune). De l'œuvre de Manchette, Tardi a retranché des scènes comme celles de la mort de Raguse ou de l'abri offert par des bûcherons, mais il en a magnifiquement gardé l'at-



Grand-mère avait recommandé à nous de taire ce que nous savions au principal intéressé.

mosphère spleenétique et la tessiture jazzy, offrant la peinture triste d'une « vie en eau de boudin », à peine zébrée par la noirceur du meurtre, qui n'a rien à voir avec « l'illustration ».

Il n'y a guère plus d'espoir, mais autant de volonté de concevoir une œuvre originale, dans *Rouge est ma couleur*. Jean-Christophe Chauzy a adapté cette nouvelle de Marc Villard (éd. Rivages) récompensée en 1996 par le Trophée 813. Tous deux l'ont retravaillé, aboutissant à une BD singulière, différente de la nouvelle originale. La trame du récit est certes identique : un flic et sa fille Zoé sont pris dans l'entrelacs des trafics, de la came, du sexe sordide, du milieu et des flics, à Barbès-Rochechouart, emblématique d'un Paris huileusement nocturne. Jusqu'à la tragédie.

« Ce n'est pas de l'illustration »

« Stylistiquement, Rouge est ma couleur n'a plus rien à voir avec la nouvelle. Marc Villard m'a remis 360 cases que j'ai redécoupées pour en faire un album. L'image a pris le relais. On passe de la dureté poétique de l'écriture à la dureté violente de l'image : l'ellipse y est impos-

sible mais il faut éviter la complaisance, analyse-t-il. Cette possibilité de participer au scénario, de recréer un rythme, m'a renforcé dans l'idée qu'il fallait rendre le cou aux critiques : l'adaptation en BD d'une œuvre, ce n'est pas de l'illustration, il ne s'agit pas de « poser » des dessins. On part d'un objet littéraire pour arriver à un objet artistique d'une autre nature. » Jean-Christophe Chauzy s'apprête à travailler à nouveau avec Thierry Jonquet, autre auteur de polars dont il a déjà adapté nouvelles et romans (*La Vigie*, *La Vie de ma mère*, DRH).

Il est d'autres façons d'adapter une œuvre romanesque en BD. Pour *Les Champs d'honneur*, de Jean Rouaud, prix Goncourt 1990, Denis Deprez a procédé à des repérages dans le pays nantais, « pour s'imprégner des lieux et de la lumière ». Et pour raconter en images cette histoire d'une famille et son travail de mémoire, jusqu'à la guerre de 1914-1918, le dessinateur a retravaillé avec l'écrivain les « vignettes » qu'il avait dessinées et colorées à l'aquarelle, puis les a remontées « comme s'il s'agissait d'un film ». Il a remis les 62 pages, achevées, à Jean Rouaud, qui a réécrit

De gauche à droite, « La vie est dégueulasse », et « Rouge est ma couleur. En bas, « Les Champs d'honneur »



totale le texte de son roman sur ces images. « Il s'agit d'un vrai travail en commun, jusqu'à parvenir à un équilibre entre texte et dessins », note le jeune dessinateur belge, auteur d'adaptations de *Frankenstein* et d'*Othello*, qui travaillait « pour la première fois avec un auteur vivant ». Forts de leurs affinités, Jean Rouaud et Denis Deprez se sont attelés à l'adaptation en BD de *Moby Dick*, de Herman Melville.

Son aîné Jacques Tardi a beau avoir déjà imprimé de son talent des romans de Léo Malet (*Casse-pipe à la Nation*, *120, rue de la Gare*, *Brouillard au pont de Tolbiac*...), Youssef Daoudi s'est pourtant lancé dans l'adaptation de *La vie est dégueulasse*, tome 1 de *La Trilogie noire*, de Léo Malet, avec Philippe Bonifay au scénario. « Nous sommes fidèles à l'esprit », explique le jeune auteur de BD, mais nous avons opté pour des partis pris. » Dans cette œuvre atypique de Malet, le duo a par exemple ajouté une dimension névrotique sexuelle à leur héros, mêlé au grand banditisme et à l'anarchisme des années 1920. Que diront les puristes de Malet – et de Tardi – de cette très libre adaptation ? ■

YVES-MARIE LABÉ

ZOOM



DANS LA SECTE, de Pierre Henri et Louis Alloing Directrice de création dans la pub, Marion sort d'une rupture amoureuse, et elle est au

chômage. Ce qui fait d'elle la proie potentielle d'une secte, l'Eglise de scientologie. Ce récit vif, fourmillant de détails sur les manipulations sectaires (de la Dianétique au « mest »), montre à quel point n'importe qui, ou presque, peut tomber dans l'engrenage infernal. Fondé sur un témoignage réel, ce livre bénéficie de la coopération de l'Association de défense de la famille et de l'individu (ADFI). Il vient d'être couronné par le prix BD de la région Centre. Y.-M. L. Ed. La Boîte à bulles, 88 p., 13,50 €.



COUR ROYALE, de Jean-Marc Rochette et Martin Veyron Fille de Maître Trouillon, artisan perruquier à la cour du

Roi-Soleil, la belle Marion, dont est amoureux l'apprenti Jean-Mardi, a fort à faire pour se défendre des assauts galants des grands de la Cour. Prétexte à une explosion de dialogues et de situations burlesques, dus à la verve talentueuse de Martin Veyron, qui use avec maestria de tous les mots et expressions d'époque, cet album est aussi dessiné avec un luxe de détails qui laisse pantois. Une page d'histoire sémillante. Y.-M. L. Albin Michel, 64 p., 12,50 €.



LE RÊVE DE JÉRÉMIE, de Riad Sattouf Troisième tome des aventures loufoques de Jérémie, qui emménage avec une héritière,

Honorine, et se retrouve dans une boîte échangiste, entre autres... Un rêve qui tourne au cauchemar, mais sur un rythme enlevé, un dessin ultrapersonnel et un ton drôlissime. Y.-M. L.

Dargaud, 48 p., 18,40 €.

Un reportage graphique dans la France du travail Album d'une espérance

On imagine la tête des éditeurs à qui Etienne Davodeau a proposé de raconter, en BD, l'itinéraire de ses parents, ouvriers et militants de la Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC) puis de la CFDT et du PS, de l'après-guerre à 1981 !

D'autant que Maurice et Marie-Jo habitent au cœur des Mauges, contrée de l'ouest de la France où l'Eglise et le patronat furent longtemps les « deux seules autorités » respectables et respectées. Les éditeurs dubitatifs ont dû faire leur mea culpa. Car *Les Mau-*

vais Gens est un formidable roman en noir et blanc, le récit subtil et l'hommage, tendre mais sans concessions, d'un fils à ses parents et à ceux qui, comme eux, se sont battus, et se battent encore, pour la liberté, l'égalité et la fraternité.

Reportage dans l'histoire de sa famille, observée à l'aune de son enfance puis de son adolescence, Etienne Davodeau raconte cette « histoire de militants » avec une gourmandise amusée parfois teintée d'inquiétude. La guerre d'Algérie ; l'usine où sa mère, enceinte, respire la colle à pleins poumons ; Mai 1968 ; les premières grèves de l'usine où son père est délégué syndical ; Lip et le Chili ; la guerre école publique-école privée ou l'arrivée des prêtres ouvriers forment la toile de fond de la formation à la politique de ces « mauvaises gens », mues par la volonté de ne jamais renoncer à leur dignité. Jusqu'à l'élection, porteuse d'espoirs, de François Mitterrand, sur laquelle se clôt magistralement cette fresque. On connaît la suite. ■

Y.-M. L.

LES MAUVAISES GENS, UNE HISTOIRE DE MILITANTS, d'Etienne Davodeau. Ed. Delcourt, 196 p., 13,95 €.

Ralf König, chroniqueur de l'univers homo en bandes dessinées Deux chiens et leurs maîtres

Qui connaît Roy et Al ? Roy est un chien bâtard, gras et rond. Al est un mini-schnauzer blanc à poils laineux, minuscule et élégant, descendant de deux flamboyantes lignées canines. Roy est bonne pâte, plutôt flegmatique. Al est pète-sec et déjanté, naturellement cynique, pourrait-on dire sans jeu de mots. Ces deux chiens n'étaient pas destinés à se rencontrer. Pourtant, ils partagent le même appartement : leurs maîtres, homosexuels, sont tombés amoureux.

Nos deux héros sont contraints de supporter la musique techno, les films pornos, les séances allongées, les copains de retour de drague, les histoires de cul, les ex... Ils ne se privent pas de critiquer et de décortiquer la scène homosexuelle qui se déroule sous leurs yeux. Al, autrefois élevé par une vieille dame très collet monté qui l'a initié à Wagner et aux mets de luxe, est effaré ; Roy est plutôt philosophe.

thèmes d'actualité

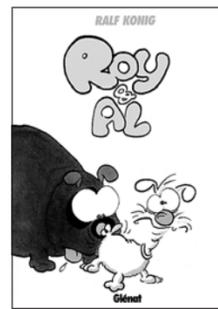
Roy et Al est le dernier album, hilarant, de Ralf König, auteur de BD allemand et homosexuel déclaré. Distingué par le Prix du meilleur scénario au festival de BD d'Angoulême pour *Comme des*

lapins (Glénat), il a été récompensé par le Prix du meilleur album étranger au récent festival de BD de Barcelone.

Ralph König, 44 ans, a débuté dans la BD après avoir affiché ouvertement son homosexualité, à la fin des années 1970, alors qu'il habitait un petit village de Westphalie. « C'était si douloureux que j'ai tout balancé dans mes dessins », confie-t-il. Sa première BD a été publiée par les éditions alternatives Rosa Winkel. Devenue pièce de collection, cette première œuvre, *Schwul Comix*, s'est vendue sur le Net au prix de 500 euros...

Pour plaire à ses parents, il a d'abord obtenu un diplôme de menuisier – métier qu'il n'a jamais pratiqué – puis a étudié les beaux-arts à Düsseldorf. Son premier ouvrage, *Les Nouveaux Mecs*, a été immédiatement publié par les éditions Rowolth. « Le livre a tout de suite trouvé son public : des homos qui se sont rendu compte qu'il ne

s'agissait pas de larmes mais d'humour. Il s'agissait aussi de faire connaître et comprendre l'univers pédé aux hétéros. L'humour est un bon moyen ; d'ailleurs, un tiers de mes lecteurs sont des lectrices », raconte Ralph König. Ses albums se vendent aux alentours de 150 000



ROY ET AL, de Ralf König,

Glénat, 64 p., 12 €.

exemplaires chacun (vingt d'entre eux ont été publiés en France par Glénat). Ralph König aborde tous les thèmes d'actualité qui s'offrent à lui « sans que rien soit programmé », en puisant dans sa propre vie et celle de ses amis : le mariage homo (il est contre), le désir d'enfant des homos (« Je suis actuellement à mille lieues de cela »), la religion, les femmes éprises d'un homo, etc. Admirateur de Claire Bretécher, Philippe Drullet, Jacques Tardi et Woody Allen, il regrette toutefois que « l'Allemagne, a contrario de la France et de l'Espagne, n'ait pas de véritable culture BD ». ■

Y.-M. L.

Rencontre avec l'éditeur qui a mis la France à l'heure des best-sellers

Robert Laffont : « J'ai dépoussiéré l'édition »

Il reçoit chez lui, dans un duplex surplombant Paris. Une volée d'escalier qui fait songer à un bateau, et voici le petit jardin d'hiver, son bureau, niché sur une terrasse dont les plantes s'habillent des tons de l'automne. A 89 ans, Robert Laffont est aujourd'hui un retraité heureux. Il vient de publier *Une si longue quête* (éd. Anne Carrière, 236 p., 19 €). « *Ce ne sont pas des Mémoires*, précise-t-il. *C'est un bilan, celui que l'on fait quand tout s'apaise, à la fin de la vie.* »

Dans l'avant-propos, il prévient : « *Ce livre a pour but de remonter les fils invisibles qui ont guidé les choix essentiels de mon existence.* » Il ajoute : « *Je n'ai pas d'imagination, mais je peux raconter ce que j'ai vécu.* » Robert Laffont relate donc son cheminement vers et au sein de son métier. Il a traversé plus d'un demi-siècle d'édition française et marqué les esprits en publiant les premiers « best-sellers », des livres comme *Le Jour le plus long*, de Cornelius Ryan, en 1963, ou encore *Papillon*, d'Henri Charrière, en 1969.

« C'était mal vu »

Sa vie a été d'émblée mouvementée. Orphelin de mère – emportée par la grippe espagnole alors qu'il avait 2 ans –, vie de « bourgeois marseillais » dans les pas de son père, directeur de la Compagnie générale transatlantique. « *Cette jeunesse dorée s'est effondrée avec la guerre. J'ai eu l'impression qu'à 21 ans ma vie était finie.* » Il dit s'être « marié trop vite ». Avant de quitter la Compagnie générale maritime de son père (« *Cela a été l'acte courageux de ma vie* »).



HANNAH/OPALE

Dans son bureau, il y a l'enseigne, la première, de sa maison d'édition, Robert Laffont, fondée en 1941 à Marseille. Au départ, il voulait l'appeler Les Editions du Dauphin, ceux qu'il voyait suivre les bateaux de la Compagnie transatlantique, en Méditerranée, mais un ami l'a convaincu de prendre son patronyme.

« *Quand j'ai commencé à publier, le mot best-seller n'existait pas en France. J'allais souvent à New York. J'en suis revenu avec une collection de best-sellers, justement.* » Jamais il n'avait imaginé que *Papillon* aurait un tel succès. « *J'étais séché. J'avais dit à mon comité de lecture : "Si nous n'en vendons pas 100 000 exemplaires, je ne m'appelle pas Robert Laffont."* Il s'en est écoulé 1,2 million... »

Et puis ce furent d'autres collections importantes, « Pavillons », « Bouquins », créée par Guy Schoeller en 1979... A-t-il été un pionnier ? « *Absolument. Avant moi, le monde de l'édition c'était la littérature, avec Gallimard, Grasset, mais pas de littérature populaire. C'était mal vu. Quand je suis arrivé, j'ai choqué mes confrères en faisant des best-sellers, en proposant une collection sur les énigmes de l'univers. J'étais à part, plus proche de certains éditeurs étrangers.* »

Cela ne l'a pas empêché d'acheter les droits de *L'Attrappe-Cœur*, de J.D. Salinger, et d'une trentaine d'ouvrages de Graham Greene (« *la rencontre la plus heureuse de ma vie sur le plan de l'édition* »). Et aussi Dino Buzzati ou Henry James.

Un regret : avoir « raté » Lawrence Durrell. « *Je l'aimais beaucoup, mais les rapports de lecture que j'avais reçus le disaient emmerdant. J'aurais dû passer outre.* »

Il se souvient de *Paris brûle-t-il ?*, de Larry Collins et Dominique Lapierre (1964), et en sourit encore : « *Je crois que j'ai dépoussiéré l'édition parce que j'ai ouvert des voies.* » Il est fier de voir la famille Laffont se perpétuer dans l'édition : Anne (Carrière, des éditions du même nom), Isabelle (Laffont, qui dirige JC Lattès) et Laurent (Laffont, directeur éditorial chez Lattès). « *Je n'ai jamais forcé mes enfants à devenir éditeurs. Si trois sur cinq le sont devenus, c'est qu'ils en avaient envie. Ils ont commencé avec moi. J'ai l'impression que les choses se transmettent.* »

BÉNÉDICTE MATHIEU

ÉDITION

PEDRAG MATVEJEVITCH. L'écrivain croate Pedrag Matvejevitich a été condamné pour diffamation, le 2 novembre 2005, à cinq mois de prison ferme par le tribunal de première instance de Zagreb (Croatie) pour un article paru en novembre 2001 dans un quotidien de cette ville. Dans ce texte, l'auteur de *Bréviaire méditerranéen* (Fayard, 1992) traitait de « talibans » les intellectuels serbes, croates et bosniaques qui avaient, par leurs écrits, incité à la « haine nationale » au cours de la guerre en ex-Yougoslavie. Pedrag Matvejevitich, qui a été soutenu, entre autres, par un article de Claudio Magris paru dans le quotidien italien *Corriere della Sera*, vit à Rome et bénéficie de la double nationalité croate et italienne. Il a déclaré qu'il ne ferait pas appel,

pour ne pas « légitimer » la décision prise par le tribunal de Zagreb.

PRIX. Le prix Wepler-Fondation La Poste a été attribué à Richard Morgiève pour *Vertig* (Denoël), avec une mention spéciale du jury à Zahia Rahmani pour *Musulman* (Sabine Wespieser éd.) ; le prix du Petit Gaillon a été décerné par l'Animal de Pline-Hélikon – association de soutien à l'édition indépendante – à Jean-Claude Caër, pour *Sépulture du Souffle* (éd. Obsidiane) ; le prix du meilleur livre étranger a été décerné à Colm Toibin pour *Le Maître*, roman traduit de l'anglais (Irlande) par Anna Gibson (éd. Robert Laffont), et à Mikhaïl Chichkine pour *Dans les pas de Byron et Tolstoï*, essai traduit de l'allemand par Colette Kowalski (éd. Noir sur Blanc)

AGENDA

DU 16 AU 27 NOVEMBRE

POÉSIE. En Val-de-Marne, à Marseille, Nantes, Strasbourg, Paris, la 8^e Biennale internationale des poètes accueillera notamment Jacques Dupin, Liliane Giraudon, Emmanuel Hocquard, Jude Stefan et de nombreux invités venus d'Afghanistan, Iran, Islande, Pérou, Israël, Russie, Pologne, Palestine et Vietnam. (Rens. : 01-49-59-88-00.)

DU 18 AU 26 NOVEMBRE

BORÉALES. Caen et sa région accueillent le 14^e festival Les Boréales. Pays invité : la Norvège. Avec Henning Mankell, Arto Paasilinna, Thorvald Steen, Herbjorg Wassmo et Eva Joly. (Rens. : 02-31-15-36-40 ou www.crl.basse-normandie.com)

DU 18 AU 20 NOVEMBRE

ODYSSÉES. A Toulon (83), Fête du livre sur le thème « Odyssées

méditerranéennes ». A l'honneur : Crète, Corse, Sardaigne, Malte, Baléares, Sicile... (De 10 à 19 heures, place d'Armes ; rens. : www.var.fr)

LE 21 NOVEMBRE

DERRIDA. A Paris, au Centre Pompidou, colloque « Un jour Derrida », avec Peter Sloterdijk, Régis Debray, Françoise Gaillard et Elisabeth Roudinesco. (De 11 à 22 heures, petite salle, niveau - 1, entrée libre.)

JUSQU'AU 4 DÉCEMBRE

AUTOMNE. Montauban et sa région accueillent le 15^e festival Lettres d'automne, dédié à Jacques Lacarrière. Avec Michel del Castillo, Jean-Marie Laclavetine, Nancy Huston, Sylvie Germain, Abdelkader Djemaï, André Velter... (Rens. : 05-63-63-57-62 ou www.confluences.org)

Plus qu'une curiosité, un monument du patrimoine littéraire de la Renaissance Cinq siècles après, la Bible de Castellion sort de l'oubli



Une édition nouvelle de la Bible peut-elle encore constituer un événement ? En 2001, ce que l'on a appelé la « Bible des écrivains » avait connu

un succès plus qu'honorifique. Le projet était audacieux et démonstratif, s'il en est besoin, la vivacité toujours disponible du texte sacré. Le succès avait suivi : 170 000 exemplaires vendus, dont 20 000 en poche. Les mêmes éditions Bayard, sous l'impulsion de Frédéric Boyer, leur directeur, se sont lancées, il y a quatre ans, dans une autre aventure, non moins hardie et risquée. Elle voit aujourd'hui son aboutissement dans un volume argenté qui porte ce titre : *La Bible nouvellement traduite par Sébastien Castellion*, suivi d'une date : 1555 (1).

De quoi s'agit-il ? D'abord d'une découverte. De cette Bible, on ne recense que quelques exemplaires dans le monde. Mais sa réputation va bien au-delà, car cette œuvre est incontestablement un monument du patrimoine linguistique et littéraire de la Renaissance. En cette époque troublée où la religion réformée tentait d'étendre son influence face au catholicisme, la traduction de

Castellion vint perturber les enjeux en proposant une vision trop singulière et dérangeante des Saintes Ecritures. La censure et le refoulement s'exercèrent, comme si cette Bible contenait une puissante force de subversion.

Né en 1515 dans le duché de Savoie, Sébastien Castellion fait ses études à Lyon, où il reçoit une solide formation humaniste. Converti à la Réforme, il rejoint Calvin à Strasbourg en 1540, puis le suit à Genève. En 1545, ayant rompu avec Calvin en raison de leurs divergences de conception de la lecture des textes sacrés et aussi sur la question de la tolérance, il s'installe à Bâle avec sa famille. C'est là, dix ans plus tard, alors qu'il avait, de son propre aveu, perdu l'usage fluide du français, qu'il publie sa « translation » de la Bible, qui vise à être « *entendu[e] du simple peuple* ». Fidèle à l'enseignement d'Erasmus, il précise dans son introduction : « *Quant au langage français, j'ai eu principalement égard aux idiots [ignorants], et pourtant ai-je usé d'un langage commun et simple, et le plus entendible qu'il m'a été possible.* »

Entre-temps, en 1553, Michel Servet avait été brûlé vif à l'instigation de Calvin. Poursuivi par la vindicte du réformateur gene-

vois, menacé d'être arrêté, Castellion, « *l'inventeur de la tolérance religieuse* », ainsi que le nomma Stefan Zweig, meurt en 1563, un an après la publication de *Conseil à la France désolée*, diffusé clandestinement en France. Comme le souligne Jacques Roubaud, l'un des préfaciers de cette réédition, ses accents sont dignes d'Agrippa d'Aubigné : « *Ce sont tes propres enfants qui te désolent et affligent (...) en se entremurtrissant et estranglant sans aucune miséricorde les uns les autres à belles espées toutes nues et pistoletz et haliebardes, dedens ton giron...* »

Censures et persécutions

Nous sommes loin, aujourd'hui, des enjeux considérables, culturels, politiques et théologiques, qui ont entouré la publication de cette Bible – enjeux dûment décrits par trois préfaciers : J. Roubaud déjà cité, Marie-Christine Gomez-Géraud, spécialiste de la littérature française de la Renaissance, et Pierre Gibert, jésuite et historien de la Bible. Loin également des censures et des persécutions qui s'abattirent sur elle et la mirent sous le boisseau de l'histoire. Les multiples hardiesses de Castellion – dont celle d'insérer des passages de *La Guerre des juifs*, de Flavius Josè-

phe, dans le Livre – ne nous effraient plus. Mais elles nous étonnent, nous surprennent, nous réjouissent. Sous la plume de l'écrivain, le texte saint est comme doué de mobilité, animé d'une grande souplesse narrative et poétique qui est encore apte, cinq siècles plus tard, à bousculer nos habitudes de lecture.

Car Castellion, au même titre que Rabelais, Ronsard ou Du Bellay, est un exceptionnel inventeur et artisan de la langue, à une époque où elle se forme, se cherche. En termes d'invention linguistique justement (dialectismes, introduction de mots familiers ou populaires notamment), cette Bible, avec ses gravures d'origine, est bien plus qu'une curiosité. Dans le texte, Jacques Roubaud avance cette hypothèse plus que plausible, et qui conserve aux Ecritures leur pouvoir de conversion : « *C'est dans sa longue fréquentation des deux parties de la Bible, dans son désir de la faire lire en français d'une manière à la fois fidèle et accessible, qu'il [Castellion] a forgé non seulement son style, mais aussi ses convictions.* »

P. K.

(1) Ed. Bayard, 2 900 p., relié, sous emboîtement, 179 €.

LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

ROMANS

Floraison sauvage, d'Aharon Appelfeld (éd. de L'Olivier)

Dans le décor, de Jérôme Beaujour (POL)

Lunar Park, de Bret Easton Ellis (éd. Robert Laffont)

La Maison mélancolie, de François Nourissier (Gallimard)

Yapou, bétail humain, de Shozo Numa

(éd. Désordre-Laurence Viallet)

Shalimar le clown, de Salman Rushdie (Plon)

Le Roman de Figaro, de Frédéric Vitoux (Fayard)

ESSAIS

Micro-histoire de la grande terreur, de Pavel Chinsky (Denoël)

Dictionnaire de la pornographie,

sous la direction de Philippe di Folco (PUF)

Traits politiques, esthétiques, éthiques, de Baltasar Gracian (Seuil)

Verticalité de la littérature. Pour en finir avec le jugement critique,

de Bertrand Leclair (éd. Champ Vallon)

Bordeaux-Bourgogne, de Jean-Robert Pitte (Hachette Littératures)

La Longue Route de sable, de Pier Paolo Pasolini (éd. Xavier Barral)

Ecrits sur l'art, de Mark Rothko (Flammarion)

Julia Kristeva

« Je vis avec ce désir de sortir de moi »

Linguiste, psychanalyste, romancière, elle est aussi attentive à l'expérience littéraire et à la politique culturelle. La publication de 700 pages d'articles et de conférences donne la mesure d'une œuvre considérable.

« Sa façon d'être présente est extrêmement rare. Peut-être unique en son genre, et donc fort difficile à décrire. Elle semble à la fois ici et ailleurs, en même temps. On pourrait dire aussi bien agile et statique, ou effrontée et timide, ou encore engagée dans les débats de l'heure, mais également en retrait. Elle a l'air d'être étonnée d'être là, surtout à une tribune, devant une caméra, avec des micros, un public dans la salle. Cela arrive souvent, mais on dirait qu'elle ne s'habitue pas. »

Roland Barthes avait vu cela, à sa façon, il y a déjà longtemps, en intitulant un article consacré à Julia Kristeva : « L'Étrangère ». C'était en 1970, et Barthes discernait fort tôt, comme il l'a fait presque toujours, quelque chose de juste. L'étrangeté, ou même « l'étrangèreté », de Kristeva ne provient pas du fait qu'elle serait déplacée, qu'elle viendrait d'ailleurs, mais plutôt du fait qu'elle est, si l'on peut dire, « déplaçante ». Elle « change la place des choses », soulignait déjà Barthes. Peut-être est-ce cette faculté qui lui donne cet air de n'être jamais tout à fait située, jamais totalement posée dans un lieu immobile ou une discipline close.

« Je me voyage », dit l'héroïne de *Meurtre à Byzance*, le roman que Kristeva a publié en 2004 (Fayard). La formule s'applique évidemment à l'auteur, et peut-être à nous tous. Elle renvoie en même temps au passage entre les langues et les disciplines et au déplacement de nos frontières intérieures. Une certaine forme de migration serait donc essentielle à la pensée, dans sa forme collective comme dans son évolution individuelle. On trouvera ample confirmation de cette hypothèse dans le volume qui vient de paraître, *La Haine et le Pardon*.

Le livre regroupe, sur quelque 700 pages, une quarantaine d'études, interventions, contributions et articles de ces dix dernières années. La plupart des textes datent de 2001-2005, certains sont inédits, d'autres remaniés. On peut y prendre mesure de la diversité des espaces traversés par les voyages réflexifs de Julia Kristeva : politique culturelle (Chine, Europe, laïcité, handicap, diversité des langues), politique des sexes (parité, maternité, beauté), pratique de la psychanalyse (études de cas, analyse de concepts), traversée des religions et de leurs conflits, portraits et perspectives de la littérature contemporaine (Beauvoir, Duras, Proust, Aragon, Celan, entre autres).

Avant de demander comment ces trajectoires diverses se rassemblent, s'arrêtent à une petite phrase, page 31 : « Je ne me sens pas d'humeur conclusive, pas encore : les épreuves m'ont appris à vivre dans l'ouvert. » Julia Kristeva commente à voix haute : « Celui qui n'a pas d'épreuves ou, plutôt, qui les dénie se contente en réalité d'une identité jalousement gardée. Il conserve ainsi ses limites, ses principes, ses protections qui lui servent d'antidépresseurs. Au contraire, l'épreuve peut nous offrir l'occasion de "faire nos preuves", elle met à mal les frontières et nos défenses et ne nous laisse pas beaucoup de choix ; soit on se déprime, soit on met en question valeurs et certitudes. J'essaie, dans ma vie et dans ma pensée, de me tenir dans ce questionnement : un projet sans programme, un état de surprise permanente face aux phénomènes, aux discours, au sens et au non-sens, qui me libèrent de ce qui a eu lieu ainsi que de mes

jugements antérieurs, et qui m'incitent à une sorte de dépassement. Je vis avec ce désir de sortir de moi. »

On aurait tort, toutefois, de croire que la linguiste, psychanalyste, philosophe et romancière donne dans le romantisme de l'étranger et l'admiration inconditionnelle pour tous les parcours nomades. « Ni rejet ni complaisance, il est urgent de reconnaître la fragilité de l'étranger. Sans racines et sans loi, il est prêt à se frayer des libertés qui ne vont nulle part, et même jusqu'au crime. Contre soi ou contre autrui, il s'expose à des maladies psychosomatiques, mais aussi à des régressions et à des transgressions qui peuvent aboutir au vandalisme ou à diverses compromissions. Ce sont précisément ces risques de la liberté qui nous restent à penser qui m'intéressent. Je les retrouve, différents et récurrents, avec l'Europe, ou la parité, ou l'action pour le handicap. »

Reste à voir comment ces thèmes et parcours multiples s'agencent les uns aux autres. Vers quoi convergent ces trajets au premier abord hétérogènes ? Il n'y a pas à chercher loin la réponse : nouvelle pensée des Lumières, nouvel humanisme, voilà ce que Julia Kristeva ambitionne de promouvoir. Cela peut étonner, et demande en tout cas quelques explications. L'humanisme n'a-t-il pas été récusé, à bon droit, par les structuralistes ? Réponse immédiate : « J'ai fait partie de cette génération qui a récusé l'humanisme mou, une vague idée de l'"homme" vidée de sa substance, liée à une fraternité utopique qui se réclamait des Lumières et du contrat post-révolutionnaire. Aujourd'hui il me paraît non seulement important mais possible de reprendre ces idéaux autrement, car je suis persuadée que ce qu'on appelle "la modernité", souvent décriée, est un moment crucial dans l'histoire de la pensée. En effet, en prenant le relais de

Une audience internationale

Née en Bulgarie en 1941, Julia Kristeva est venue à Paris au milieu des années 1960, où elle fut élève de Roland Barthes et devint membre du groupe Tel Quel. Son œuvre compte une bonne trentaine de volumes, consacrés à des travaux de linguistique et de sémiotique, de théorie psychanalytique et de réflexion sur l'expérience littéraire, ainsi que quatre romans. Julia Kristeva, dont la pensée rencontre aujourd'hui une audience internationale et fait l'objet de nombreux commentaires dans le monde entier, a reçu, le 3 décembre 2004, le premier prix Holberg. Ce prix a été récemment créé sur décision du Parlement norvégien pour honorer une recherche exceptionnelle dans le domaine des sciences humaines. Pour célébrer cet événement, une rencontre était organisée le 10 mai 2005 par l'université Paris-VII Denis-Diderot, dont les contributions forment aujourd'hui un volume (*Julia Kristeva, prix Holberg*, textes réunis par Isabelle Rieusset-Lemarié. Fayard, 160 p., 12 €).



LUDOVIC CAREME/CORBIS OUTLINE

la théologie et de la philosophie, les sciences humaines ont remplacé le "divin" et l'"humain" par de nouveaux objets d'investigation : les liens sociaux, la structure de la parenté, des rites et des mythes, la vie psychique et la genèse des langues et des œuvres. Nous avons acquis une connaissance de la richesse et des risques de l'esprit humain qui est sans précédent, qui inquiète, rencontre des résistances, provoque des censures. Pourtant, quelque promoteurs qu'ils soient, les territoires ainsi constitués fragmentent l'expérience humaine, et cet héritage de la métaphysique empêche de repérer de nouveaux objets d'investigation. Mais le croisement des domaines compartimentés ne suffit pas à lui seul à refonder le nouvel humanisme qui s'impose. Il importe que le sujet qui pense implique d'emblée sa pensée dans son être au monde, par un "transfert" affectif, politique, éthique. Ma pratique d'analyste, l'écriture de romans, mes interventions dans le champ social ne sont pas des "engagements", mais découlent de ce mode de penser que je cherche et que je conçois comme une énergie au sens d'Aristote : une pensée en acte, l'actualité de l'intelligence. »

« Ce qui reste toujours énigmatique »

Réunir les sciences humaines et les religions, n'est-ce pas bien étrange ? Freud n'était-il pas athée, proche des Lumières, bien plus que de la croyance religieuse ? « La découverte de l'inconscient par Freud révèle que, loin d'être seulement des "illusions", et tout en l'étant, les différentes croyances et spiritualités abritent, favorisent ou exploitent, des mouvements psychiques précis qui permettent à l'être humain de devenir un être parlant, un foyer de culture ou au contraire de destructivité, répond Kristeva. Par exemple : l'importance de la loi, la célébration de la fonction paternelle, ou le rôle de la passion maternelle dans l'étayage sensoriel, pré-linguistique, de l'enfant. Nous pouvons désormais reconnaître la complexité de l'expérience intérieure que cultive la foi, mais aussi débusquer la haine sous l'apparence du discours amoureux, et la pulsion de mort instrumentalisée en vengeances politiques et en guerres sans merci. »

« Ainsi, poursuit-elle, une autre conception de l'humain est en train de se constituer dans laquelle la transcendance est immanente. Elle s'appelle désir de sens, inséparable du plaisir qui s'enracine dans la sexualité, et commande aussi bien la sublimité de la culture que la brutalité des passages à l'acte. »

On comprend à mesure que l'effort principal de Kristeva est de faire émerger progressivement ce savoir d'un type nouveau. Sans hésiter à utiliser des termes techniques, mais sans vouloir s'y enfermer non plus. « C'est en se situant à l'interface des diverses "disciplines" qu'on peut avoir une chance d'élucider tant soit peu ce qui reste toujours énigmatique : la psychose, la sublimation, la croyance et le nihilisme, la passion, la guerre des sexes, la folie maternelle, la haine meurtrière. »

Retour à l'un des axes du livre, présent dans le titre : le pardon. Pourquoi tant d'importance accordée à cette notion ? Et quel rapport avec ce qui précède ? « Mon travail d'analyste m'a convaincue qu'en s'engageant dans l'expérience analytique, le patient vient demander une sorte de pardon. Non pas au sens de l'effacement de son mal-être, mais au sens

« J'ai fait partie de cette génération qui a récusé l'humanisme mou, une vague idée de l'"homme" vidée de sa substance, liée à une fraternité utopique qui se réclamait des Lumières (...). Aujourd'hui il me paraît non seulement important mais possible de reprendre ces idéaux autrement »

d'une renaissance psychique et même physique. C'est la possibilité de ce nouveau commencement, rendu possible par le transfert et l'interprétation, que j'appelle un par-don. Donner et se donner un nouveau temps, un autre soi, des liens imprévus. »

Finalement, ce qui frappe, à chaque fois, chez Julia Kristeva, c'est une forme d'énergie continue. Elle semble toujours en partance pour de nouvelles découvertes, de nouvelles surprises, de nouveaux voyages. Il y a bien peu de personnes capables de passer comme elle de l'analyse littéraire aux diagnostics de l'époque, de l'écoute des analysants à l'écriture romanesque tout en demeurant toujours accessibles aux interrogations de l'heure. Mais pourquoi les romans ? « Pour chercher le sens de ces états où il n'y a plus de "moi", rien qu'un kaléidoscope de langues, de perceptions, de rythmes, d'histoires. J'écris mes romans la nuit, obscurité de la mémoire, apesanteur de la vigilance. Ces vérités-là ne peuvent se dire qu'indirectement, par montage, collage, personnages, par l'imaginaire. Une autre manière de penser : plus onirique, plus perceptuelle, plus directement sexualisée, et toujours la même passion de se mettre en question, d'ouvrir des questions. » ■

ROGER-POL DROIT

LA HAINE ET LE PARDON
Pouvoirs et limites de la psychanalyse III

de Julia Kristeva.
Texte établi, présenté et annoté
par Pierre-Louis Fort,
Fayard, 702 p., 25 €.

Signalons également la diffusion sur Arte d'un documentaire, Julia Kristeva, étrange étrangère, le 2 décembre à partir de 22h15 dans le cadre d'une soirée thématique « Dialogue de femmes ».

1066

Un thriller historique

Vies et Légendes
de quatre courtisanes
sous le Second Empire
à Paris